

## HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

# LA POÉSIE FRANÇAISE,

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

### PREMIÈRE ÉPOQUE. — Moyen âge.

(Troisième article.)

#### CYCLE D'ARTHUR OU DE LA TABLE-RONDE.

La tradition féodale domine, comme nous l'avons vu, dans les robustes productions de l'épopée carlovingienne ; un élément nouveau, l'idée chevaleresque, un sentiment tout moderne, l'honneur, formera désormais la base des œuvres nombreuses qui se rattachent au second cycle épique.

Un grand but se pose dans la plupart des poèmes de la Table-Ronde, et ce but, qui fait déjà pressentir la donnée du Tasse, c'est la conquête du saint Graal. Le Graal était un vase avec lequel, au dire des romanciers, Jésus-Christ et les apôtres célébrèrent la Cène, la veille de la Passion. Joseph d'Arimathie recueillit ensuite, à l'aide de ce vase, le sang qui coula des plaies du Sauveur crucifié. Plus tard ce même Joseph, à qui Dieu, pour le récompenser de sa piété fervente, avait fait don de la précieuse coupe, s'en servit en différents pays où il opéra de la sorte les plus étonnants miracles. Il en fit surtout en Angleterre, et, à sa mort, laissa le Graal à ses descendants. Après quelques générations, le vase miraculeux se perdit ; ce fut pour le retrouver, que le roi fabuleux Uther Pendragon institua l'ordre de la Table-Ronde, dont les chevaliers s'imposaient, comme premier devoir, l'obligation de chercher à travers le monde et de reconquérir le saint Graal. Arthur, fils d'Uther, perfectionna cette institution chevaleresque, qui, sous son règne, parvint au plus haut degré de gloire. Ce fut lui qui fit construire à Caerléon, au pays de Galles, la fameuse table de marbre, autour de laquelle tous les chevaliers de l'ordre se réunissaient, à certaines époques régulièrement fixées :

Fist roy Arthur la ronde table,  
Dont Bretons dient mainte fable.

Ainsi s'exprime maître Robert Wace, dans son *Roman*

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE.—N° V.

*du Brut*, où l'on retrouve l'histoire d'Arthur à peu près telle que les vieux bardes gallois l'avaient créée.

En effet les trouvères français du cycle de la Table-Ronde paraissent avoir mis principalement à contribution le riche fonds des poésies galloises et armoricaines, les antiques légendes, les merveilleuses fictions, pieusement conservées d'âge en âge par les peuples de race bretonne. Marie de France nous apprend que les Bretons avaient coutume de chanter les événements héroïques, et d'en perpétuer ainsi le souvenir :

Moult ont esté nobles barons  
Cils (ceux) de Bretagne ; li Bretons  
Jadis soulaient (avaient coutume) par prouesse,  
Par courtoisie et par noblesse,  
Des aventures qu'ils oyaient (entendaient),  
Qui à plusieurs gens avenaient (arrivaient),  
Faire des lais (des chants) pour remembrance (souvenir),  
Qu'on ne les mist en oubliance.

Marie atteste avoir entendu et lu tous ces anciens récits poétiques en langue armoricaine, et son témoignage est confirmé par celui de plusieurs trouvères français, ses contemporains.

Le plus célèbre et le plus fécond des romanciers de la Table-Ronde, est, sans contredit, Chrétien de Troyes, ainsi surnommé du lieu de sa naissance. Ce trouvère, d'une imagination et d'un style remarquables pour son époque, florissait dès le milieu du douzième siècle. Il paraît qu'il fut attaché à Philippe d'Alsace, comte de Flandre, mort devant Saint-Jean-d'Acre en 1191 ; car plusieurs de ses ouvrages sont dédiés à ce seigneur. C'est tout ce que nous avons pu découvrir, au sujet des particularités biographiques qui concernent ce vieux poète.

Il a laissé un grand nombre de romans en vers, presque tous inspirés par les traditions du cycle d'Ar-



thur, et dont les principaux sont : *Erec et Enide*, *Tristan de Léonais*, *Cliget*, *le Chevalier au Lion*, *Guillaume d'Angleterre*, enfin *Perceval le Gallois*, dédié au comte de Flandre.

Voici l'analyse du *Chevalier au Lion* :

Aux fêtes de la Pentecôte, le bon roi Arthur de Bretagne, étant à Carduel, y tient une cour plénière. Au sortir d'un splendide repas, les chevaliers qui en ont fait partie sont appelés pour tenir compagnie aux dames. On s'entretient de mille choses diverses, on récite des fabliaux, on raconte à l'envi les plus belles histoires du temps passé.

Messire Keux, sénéchal de la cour d'Arthur, mais qu'à chaque instant on y voit jouer le rôle d'un bouffon qui n'est pas toujours heureux dans ses bouffonneries, se permet, suivant sa coutume, une de ces turlupinades dont il semble avoir le privilège; il insulte Calognan, un brave chevalier d'humeur peu endurante. Déjà Calognan s'apprête à lui donner la même leçon qu'Ulysse à Thersite. Heureusement pour messire Keux, la reine arrive, intercède auprès de Calognan, et le prie de raconter à son tour une histoire.

Le courtois chevalier se conforme, à l'instant même, au désir exprimé par la belle Genievre, par l'épouse de son suzerain :

« Un jour, dit-il, il y a de cela environ dix ans, je voyageais seul, cherchant des aventures comme doit faire tout bon chevalier. Je traversais alors la forêt de Broceliande, et je sortais d'un castel où j'avais été parfaitement accueilli. Tout à coup, au milieu d'une bruyère, s'offrit à mes regards un géant occupé à garder un troupeau de bêtes sauvages.

— Qui es-tu ? me demande-t-il brusquement, et que cherches-tu ?

— Je suis... un chevalier

Qui quiers (cherche) ce que trouver ne puis ;

Assez ai quis (cherché), et rien ne truis (trouve).

— Et que voudraies-tu trouver ?

— Aventures, pour esprouver

Ma proesse et mon hardiment. »

— Tu peux aller près d'ici, me répond le géant; si tu parviens à y pénétrer, tu auras de la peine à en sortir, et, dans tous les cas, tu y rencontreras des choses surnaturelles. Prends sur la droite, en quittant cette bruyère; tu trouveras d'abord la fontaine qui bout, bien que l'eau en soit plus froide que marbre; les arbres qui l'entourent ne ressentent jamais les atteintes du hiver, et conservent en toute saison leur frais ombrage. A une longue chaîne de fer est attaché un bassin, qui sert à puiser l'eau de cette merveilleuse fontaine. Tu verras ensuite un perron, et à côté une petite chapelle :

S'au bassin veulx de l'ève (1) prendre (puiser de l'eau),  
Et dessus le perron l'espandre,  
Là verras-tu telle tempeste  
Qu'en cest bois ne remanra (restera) beste,  
Chevreuils ne dains, ne cerfs, ne porcs (sangliers),  
Et li oisel en isiront fors (en sortiront) ;  
Car tu verras si fouldroyer,  
Venter et arbres peler,

Pleuvor, gresler et espartir (éclairer),  
Que se tu peux te despartir  
Sans grand annui et sans pesance (sans peine),  
Tu seras de greigneur (plus grande) vaillance  
Que chevalier qui y fust onques.

» Je suis la route indiquée par le géant; j'arrive à la fontaine bouillante, et j'aperçois en même temps le perron :

Si eut quatre rubis dessus,  
Plus flamboyants et plus vermeils  
Que n'est al matin le soleil  
Quand il parait en orient. »

Calognan prend le vase d'or, puise à la fontaine et renverse l'eau. Incontinent un orage furieux éclate, et notre poète fait tous ses efforts pour le décrire. Enfin le calme renaît peu à peu; les oiseaux, rassurés, recommencent à chanter sous le feuillage. Tandis que le paladin les écoute avec ravissement, un chevalier, vêtu de noir, s'approche et le défie. Calognan, plein de joie, accepte la lutte; il s'élance, visière baissée; mais, à la troisième course, son adversaire lui fait vider les arçons. Aussitôt, le chevalier noir prend par la bride le cheval du vaincu, et se retire. Calognan, privé de son palefroi, est encore obligé de quitter son armure pour marcher plus aisément. En cet état, il retourne tristement au castel où naguère on l'avait si bien reçu. Par bonheur pour lui, le même accueil l'y attend : tout le monde cherche à le consoler de sa mauvaise fortune, et même on le félicite d'avoir échappé sain et sauf à une épreuve aussi périlleuse que celle du perron.

Tel est le récit de Calognan.

A peine est-il achevé, que messire Yvain, l'un des plus vaillants chevaliers de la Table-Ronde, se lève et prend la parole, en présence de toute la cour d'Arthur :

« Mon cousin, dit-il à Calognan, vous avez eu tort de me cacher votre aventure. Pour venger votre affront, je veux braver à mon tour les dangers du perron et de la fontaine. »

Le roi Arthur montre aussi le plus grand désir de voir toutes les merveilles dont Calognan vient d'entretenir l'assemblée. Yvain, craignant de ne pas arriver le premier à la fontaine, part sur-le-champ et sans attendre le congé de son suzerain. Reçu chez le vavasseur qui avait déjà logé Calognan, il passe la nuit dans ce manoir hospitalier, repart le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, rencontre le géant qui lui donne les mêmes instructions qu'à son cousin, et voit bientôt apparaître la fontaine, le bassin d'or pur et le perron merveilleux. Les prodiges dont Calognan avait été précédemment témoin se renouvellent devant le nouveau champion. Le chevalier noir se présente, engage le combat, et reconnaît qu'il a cette fois pour lui tenir tête un adversaire dangereux. Blessé mortellement par Yvain, il conserve néanmoins assez de force pour remonter sur son cheval, et se réfugier derrière les murs de son château. Yvain s'y précipite après lui; mais à peine est-il entré, que les portes se referment, et l'intrépide Breton se trouve prisonnier dans une cour intérieure, sans espoir d'en sortir. Il se hasarde alors à pénétrer dans une des salles du château, et, fort heureusement, la première personne qu'il rencontre est une damoiselle à qui na-

(1) Ce vieux mot s'est conservé jusqu'à nos jours, dans son dérivé actuel : *évier*.



guère il avait eu occasion de rendre quelques services à la cour du roi Arthur. Lunette — c'est le nom assez bizarre de cette jeune fille — prête au chevalier un anneau dont la vertu est de rendre invisible celui qui le porte; elle lui ouvre ensuite une chambre, où il se jette sur un lit et s'endort.

Les gens du château cherchent partout le chevalier; ils entrent dans sa chambre, frappent à droite et à gauche, brisent les bancs et les lits, à l'exception de celui sur lequel il était couché, invisible, grâce à son anneau:

Partout fièrent (frappent) de leurs bastons,  
Comme aveugles qui à tasters  
Vont aucune (quelque) chose quérant.

Sur ces entrefaites, ont lieu les obsèques du maître de céans; sa femme jette les hauts cris, en voyant s'avancer le funèbre convoi. On apporte le corps du défunt, précisément dans la salle où était Yvain; aussitôt le sang commence à couler de toutes les plaies du cadavre, signe certain que le meurtrier est près de sa victime. Nouvelles recherches, aussi infructueuses que les premières. Messire Yvain, parfaitement en paix avec sa conscience, continue à dormir du sommeil des justes et des hommes fatigués. Lunette vient retrouver notre chevalier, le réveille, le conduit dans une autre chambre d'où il pourra voir défiler le cortège, et lui recommande avant tout un silence absolu :

Li saiges tout son penser œuvre,  
Et li fols si le met à œuvre (le découvre).

Le sage Yvain ne peut résister, en cette occasion, à une fantaisie singulière qui lui arrive. Touché des larmes de la belle veuve, il conçoit, à l'instant même, le projet et l'espérance de la consoler en l'épousant. Sa protectrice, après avoir inutilement essayé de le ramener à des idées plus raisonnables, lui promet encore de le servir. En effet, elle s'y prend avec tant d'adresse, qu'elle amène d'abord la dame du manoir à souffrir, sans trop de colère, qu'on lui parle d'un nouveau mariage, et, plus tard, à voir messire Yvain sans répugnance, bien qu'elle sache parfaitement qu'il a tué son premier mari. Bref, l'année de son deuil est à peine finie, que notre châtelaine accorde à l'heureux chevalier son cœur et sa main. Elle le mène au conseil de ses barons, et le présente comme son époux et seigneur. Le mariage se célèbre avec toute la magnificence voulue.

Les fêtes sont à peine terminées, qu'Yvain apprend une grande nouvelle : le roi Arthur et sa cour viennent d'arriver au château, pour voir les merveilles du perron et de la fontaine. Comme toujours, messire Keux le sénéchal est de la partie; et, fidèle à sa vieille habitude, il ne manque pas de plaisanter les absents, surtout Yvain, qui n'a pas donné de ses nouvelles depuis un an.

Le roi s'avance, et verse de l'eau sur le perron : l'orage, les feux, le tonnerre, tous les prodiges éclatent. Yvain, sous l'armure du chevalier noir, se présente pour la bataille. Le présomptueux sénéchal demande et obtient la permission d'être le tenant; il va sans dire que messire Keux est bientôt renversé. Son

rival, après lui avoir reproché ses mauvaises plaisanteries, emmène sa monture, et va se présenter au roi Arthur dont il se fait aisément reconnaître.

S'en fut Keux de honte assommé,  
Et mat, et mort, et desconfit,  
Qui dist qu'il s'en était fui;  
Et li autres moult liés (joyeux) en sont,  
Qui de sa honte joie font.

Arthur demande ensuite à Yvain par quel hasard étrange il se trouve être le défenseur du perron. Le brave chevalier s'empresse de satisfaire la curiosité du roi; puis il l'invite courtoisement à venir se reposer dans son château. Le monarque y est reçu avec tous les honneurs dus à son rang, et y reste pendant huit jours. Gauvain, ami d'Yvain, profite de ce temps pour engager le nouveau chevalier noir à suivre Arthur et sa cour à un tournoi des plus brillants où ils doivent se rendre. A ce mot de tournoi, l'aventureux Yvain ne se sent pas la force de refuser. Sa femme, désolée d'une séparation à laquelle sans doute elle était loin de s'attendre, exige de lui la promesse solennelle qu'il sera de retour céans, au jour et à l'heure fixes qu'elle lui prescrit; après quoi, versant maintes larmes de douleur et de tendresse, elle lui passe au doigt un anneau qui rend invulnérable, tant qu'on est fidèle à sa dame.

Enfin, toute la cour d'Arthur se met en route, et notre chevalier avec elle. Gauvain et lui paraissent dans le tournoi, où ils se font remarquer, à l'envi l'un de l'autre, par les plus merveilleuses prouesses. On le devine, la gloire, à partir de ce moment, fait oublier à Yvain le terme de son retour. Un an s'écoule, et au lieu de revenir auprès de sa dame, l'infidèle se rend à la cour d'Arthur, où l'attendent de nouveaux triomphes. Là, il se rappelle enfin sa promesse. Honteux et repentant de sa faute, il songeait sérieusement à la réparer; mais, par malheur, il était déjà trop tard. Une damoiselle, montée sur un riche palefroi, arrive au palais, salue toute la cour à l'exception d'Yvain, demande qu'il soit puni comme chevalier déloyal et félon, lui déclare que sa femme ne veut plus le revoir, et lui redemande en son nom le talisman qu'elle lui a donné. Elle fait plus : profitant de la stupeur dont il est frappé à ces paroles, elle lui arrache l'anneau merveilleux, le met à son doigt, salue derechef l'assemblée, et disparaît en mettant son destrier au galop. Le pauvre Yvain, désespéré, pleure amèrement ses torts, quitte la cour pour aller s'enfoncer dans un désert, et s'arrête dans une forêt. Pâle et défail, il rencontre

En la forêt trois damoiselles,  
Et une, leur dame, avec elles.

Les trois damoiselles reconnaissent Yvain, malgré le changement qui s'est opéré dans sa personne, et parlent en sa faveur à leur dame, qui avait une guerre à soutenir contre le comte Ailier. Avec le secours du vaillant Yvain, elle pourrait se tenir assurée de la victoire. On l'emmène au château de la dame, on le fait baigner, raser; on lui donne tout ce qu'il désire. En ce moment, on annonce l'approche de ce terrible comte Ailier; il vient assiéger le château, et se prépare à y mettre le feu. Heureusement, Yvain est là : le



comte en sera pour ses menaces. Notre héros encourage les défenseurs du manoir, se met à leur tête, et, dès le premier jour, fait tomber sous ses coups une douzaine de chevaliers. Ce brillant début excite une admiration générale :

Et la dame fut en la tour  
De son castel, montée en hault,  
Et vit la meslée et l'assault.

On croirait lire certain couplet de la fameuse chanson de *Marlborough* :

Madame à sa tour monte...  
Si haut qu'ell' peut monter, etc.

Le lendemain, nouveaux exploits, nouvelle victoire d'Yvain. Toutes les dames chantent ses louanges, et célèbrent son incomparable bravoure. Le comte Alier, vaincu sans ressource et contrainct de se rendre à la dame du château, remet son épée entre les mains de son vainqueur. Celui-ci refuse les offres superbes que lui prodigue la châtelaine reconnaissante; après quelques jours de repos, reprenant la tâche d'expiation qu'il s'est imposée, il abandonne le manoir qui, grâce à lui, n'a plus rien à craindre, et s'enfonce de nouveau dans la forêt.

Il marchait depuis plusieurs jours, sans avoir rencontré d'aventure, quand, tout à coup, il entend des cris plaintifs qui lui semblent provenir d'un animal blessé. Le généreux paladin s'élance à la rescousse, et qu'aperçoit-il? Un malheureux lion, aux prises avec un énorme serpent dont la gueule vomissait des flammes. Auquel des deux doit-il porter secours? Au lion, bien entendu : « Car aux bêtes venimeuses et aux félons, se dit-il, on ne doit faire que du mal. » Après ce raisonnement, il met son bouclier devant sa face pour se préserver des flammes que lance le reptile, et, d'un seul coup de sa bonne épée, tue celui-ci,

Et en deux moitiés le tronçonne.

Toutefois, il emporte en même temps un petit bout de la queue du lion. Mais ce léger détail n'empêche pas le quadrupède de témoigner la plus vive reconnaissance à son libérateur :

... Il li commence à faire  
Semblant que à li se rendait,  
Et ses piés joincts li estendait;  
Envers terre encline sa chière (face),  
S'esteut (se lève) sur les deux piés derrière,  
Et puis si se ragenouillait,  
Et touve sa face mouillait  
De larmes.....

Ce lion bien élevé, sensible comme un berger de Florian, s'attache si intimement à Yvain, que, depuis lors, ils voyagent toujours ensemble. Plus grandes que jamais sont les prouesses de notre chevalier, fidèlement secondé par cet écuyer d'une nouvelle espèce. La renommée du *Chevalier au Lion* s'étend partout. Mais au milieu de sa gloire, il songe à sa dame; corrigé par une rude expérience, il aspire de toute son âme au moment de la réconciliation. Pour atteindre ce but si cher, un seul moyen lui reste : c'est de retourner à la fontaine. Il part secrètement avec son

lion, arrive au perron merveilleux, revoit les mêmes enchantements que par le passé; mais cette fois, nul champion ne se présente.

En apprenant l'arrivée d'un nouvel ennemi, la dame du château se plaint à Lunette de l'abandon déplorable où elle se trouve; plus de tenant qui prenne sa défense! Lunette alors lui conseille de choisir pour son protecteur ce fameux *Chevalier au Lion* qui remplit tout le pays d'alentour du bruit de ses exploits. La dame s'y détermine enfin.

Aussitôt, l'active damoiselle s'élance sur son palfroi, pour aller à la recherche de ce vaillant défenseur. O surprise! ô bonheur inouï! Lunette le trouve, en même temps qu'Yvain, dans le chevalier qui demandait le combat. Vite, elle l'emmène au manoir; la châtelaine, cela va sans dire, pardonne à son cher Yvain; les deux époux s'embrassent avec des larmes de joie, et se promettent d'oublier, à force de tendresse mutuelle, les maux que l'absence leur a fait souffrir.

Du *Chevalier au Lion* fine (finit)  
Chrestien son roman ainsi,  
N'ouques plus conter n'en ouï;  
Et jà plus n'en orrez (entendrez) conter,  
S'on n'y veult mensoïge ajouster.

Un de nos plus aimables trouvères (1), une femme, Marie de France, dont il a déjà été question au commencement de cet article, continua plus tard d'exploiter cette mine d'or des vieilles traditions galloises et armoricaines. Seulement, elle eut le bon esprit de les revêtir d'une forme plus nette et plus concise. La plupart des poèmes rédigés par elle sous le nom de *lais*, et qui nous ont été conservés au nombre de quatorze, sont des contes héroïques et touchants, empruntés aux souvenirs populaires de la Bretagne et du pays de Galles. On peut, sans crainte, les considérer comme de gracieux épisodes détachés du cycle d'Arthur.

Marie naquit en France : son surnom l'indique. Mais, par malheur, elle n'a pas jugé à propos de nous apprendre dans quelle province elle avait reçu le jour; nous ignorons également les raisons qui l'avaient déterminée à passer en Angleterre, où elle paraît avoir séjourné habituellement, dès le commencement du treizième siècle. Tout porte à croire, cependant, qu'elle était née en Normandie. Philippe-Auguste, comme on sait, se rendit maître de cette province en 1204; et nombre de familles normandes, attachées au gouvernement anglais, allèrent à cette occasion s'établir dans la Grande-Bretagne. On présume que la jeune Marie suivit alors ses parents au delà du détroit.

Elle avait acquis une profonde connaissance des langues armoricaine, galloise et anglaise; elle était même versée dans la littérature latine, autant qu'on pouvait l'être à son époque.

Densy Pyrame, poète anglo-normand, son contem-

(1) Ce n'est pas seulement un trouvère, c'est encore un charmant fabuliste. Dans un de ses numéros de l'année dernière (mars 1855, page 68), le *Journal des Demoiselles* a cité deux-petites pièces qui peuvent suffire à faire connaître Marie sous ce dernier rapport. Ses fables sont au nombre de cent trois, presque toutes remarquables par leur gracieuse naïveté.



porain, nous apprend que les productions littéraires de Marie étaient fort estimées de son temps; il ajoute que la noblesse, et particulièrement les dames, les entendaient avec un plaisir inexprimable. Voici, du reste, de quelle manière il en parle, dans sa *Vie de saint Edmond* :

Ses *lais* soulaient (avaient coûté de) aux dames  
[plaire,

Du joie les oyent (entendent) et de gré,  
Car sont selon lor volenté.

Et ailleurs :

Car moult l'aiment, si l'ont moult chère  
Comtes, barons et chevaliers,  
Et si en aiment moult l'escrit.

Pour donner une idée du talent de Marie de France, comme poète et comme conteur, nous prendrons ce-lui de tous ses *lais* qui se rattache de plus près au cycle de la Table-Ronde. C'est le *Lai de Lanval*.

En voici l'analyse :

Au début, de même que dans le roman du *Chevalier au Lion*, nous trouvons toute la suite d'Arthur à Carduel, et le bon roi, suivant sa coutume, y tient cour plénière. Il fait des présents magnifiques à tous les comtes, barons et chevaliers de la Table-Ronde. Un seul homme, un serviteur fidèle, le preux Lanval, est oublié dans cette distribution de faveurs.

Or est Lanval moult entrepris (déconcerté),  
Moult est dolent, moult est pensif;  
Seigneurs, ne vous en merveillez.

Un étranger, en effet (car Lanval est étranger à la cour d'Arthur),

Moult est dolent en autre terre,  
Quand il ne sait où secours querre (chercher).

Lanval, au désespoir, monte sur son destrier, sort de la ville, et arrive dans une prairie qu'arrose une rivière large et limpide. Voyant son cheval fatigué, le bon chevalier le dessangle au-sitôt et le laisse paître à l'aventure. Quant à lui, pliant son manteau, il se couche dessus, et rêve tristement à son malheur, ainsi qu'à l'ingratitude de son suzerain. Tout à coup, jetant les yeux du côté de la rivière, il voit venir à lui deux demoiselles revêtues du plus riche costume. En chevalier courtois, il se relève et les salue avec respect.

« Sire Lanval, lui dit la plus âgée, notre maîtresse, aussi belle que gracieuse, nous envoie, dans son vif désir de vous connaître, pour vous prier de nous suivre auprès d'elle. Sa tente n'est pas loin d'ici. »

Le chevalier s'empresse d'obéir à ses deux aimables conductrices. On le mène à la tente en question. Certes, la reine Sémiramis à l'apogée de sa grandeur, l'empereur Octavian lui-même, n'auraient jamais étalé plus beau pavillon. La dame qui le possède est une fée d'une beauté merveilleuse. A la suite d'une longue conversation qui s'engage entre elle et notre héros, dont la haute renommée de vaillance et de courtoisie l'avait attirée hors de sa terre de Lains, elle lui offre son cœur et sa main. Lanval accepte avec joie, et devient sur-le-champ l'heureux époux de la charmante fée.

« Ami, lui dit-elle quelques jours après, je vous prie et vous enjoins même de ne révéler notre mariage à personne. Autrement, vous me perdriez pour toujours; jamais je ne consentirais à vous revoir. »

Puis elle lui fait un don précieux. Nul autre que lui n'aura le droit d'en profiter. Il pourra donner et dépenser beaucoup; il se trouvera toujours immensément riche.

« Mes devoirs de fée, lui dit-elle ensuite, me commandent à me séparer de vous pour quelque temps. Mais avant de nous quitter, je dois vous faire part d'une chose qui adoucira l'ennui de notre séparation. Toutes les fois que vous éprouverez le désir de me parler et de me voir, vous n'aurez qu'à m'appeler, et à l'instant même je serai près de vous. »

Là-dessus, elle fait amener le cheval de son mari.

« Au revoir! à bientôt!... »

Lanval se retourne à ces douces paroles. Il est seul, au bord de la rivière. La fée a disparu, le pavillon aussi.

Triste et songeur, le chevalier reprend le chemin de la ville. N'a-t-il pas fait un rêve?

De s'aventure va pensant,  
Et en son courage (en son cœur) doutant;  
Esbahis est, ne sait que faire...

Tout en songeant, il arrive... ou plutôt son cheval le fait arriver; car, cette fois, la monture a conduit son maître.

Il est à son hostel venu,  
Ses hommes trouve bien vestus;  
Icellement (de sorte que) bon hostel tint,  
Mais il ne sait dont ce il vint (d'où cela lui vient).

Il n'était cependant pas nécessaire, pour le deviner au juste, d'être tout à fait aussi sorcier que le fameux enchanteur Merlin. Généralement, ces bons chevaliers de la Table-Ronde ont le cœur très-ouvert; mais leur esprit n'est pas toujours de même.

Du reste, messire Lanval use noblement de sa prodigieuse fortune.

Dans la ville n'eut chevalier,  
Qui de séjour eüst mestier (besoin),  
Qu'il ne le fassé à lui venir,  
Et richement et bien servir.

Il *raembe* (rachète) les pauvres prisonniers, donne des habits neufs à tous ménestres et jongleurs; il n'est pas un habitant de la ville, un étranger même, qui n'ait part à ses courtoises libéralités.

Cette même année, aux environs de la Saint-Jean, plusieurs chevaliers se réunissent en partie de plaisir dans un verger, au-dessous d'une tour habitée par la belle Genièvre, épouse du roi Arthur. Nous retrouvons là deux ou trois de nos anciennes connaissances, entre autres le *Chevalier au Lion* :

Ensemble od (avec) eux e-stait Gauvain,  
Et son cousin li biaux Yvain.

« Seigneurs, dit tout à coup le preux et beau Gauvain :

Pour Dieu, seigneurs, ne faisons mal (n'agissons pas  
[mal]



De (envers) nostre compaignon Lanval,  
Qui tant est larges et courtois,  
Et son père est si riche roi ! »

Il paraît qu'à cette époque la fortune était déjà un puissant titre à la considération.

« Il faut aller quérir Lanval, continue Gauvain, et l'amener ici pour s'esbanoyer (se divertir) avec nous. »

Aussitôt ils partent, se rendent chez Lanval, et, à force de prières, réussissent à l'emmenner avec eux. A leur retour, ils rencontrent dans le verger la reine et ses suivantes, qui sont venues prendre part à la fête. Lanval, oubliant l'injonction de la fée son épouse, à l'imprudence de se vanter, en présence de Genièvre elle-même, d'être le mari de la plus belle et gracieuse dame qu'il y ait au monde. Genièvre, blessée dans la plus chère de ses prétentions, se retire et va s'enfermer seule, pour soulager avec des larmes le dépit qui la suffoque. Elle se dit malade, se met au lit, et jure de n'en sortir que lorsque le roi son époux aura promis de la venger.

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'une reine !

Arthur avait passé la journée à la chasse, et cette chasse avait été des meilleures. En rentrant le soir à son palais, il se rend tout joyeux dans l'appartement de la reine. Dès que Genièvre aperçoit son époux, elle se jette à ses pieds, et, joignant les mains, requiert vengeance à l'instant même de l'affront qu'elle prétend avoir subi, par le fait de la grossièreté de Lanval.

« Il s'est vanté, s'écrie-t-elle, d'être l'époux d'une dame dont la dernière des *chambrières* est plus belle que moi ! »

Li roi s'en courrouça forment (fortement),  
Juré en a par son serment,  
S'il (Lanval) ne se peut en cour deffendre,  
Qu'il le fera ardoir (brûler) ou pendre.

En sortant de chez la reine, Arthur ordonne à trois barons de se rendre au logis de Lanval. Le pauvre chevalier était alors bien triste et bien chagrin. Son indiscrétion lui a fait perdre à jamais le cœur et la présence de sa dame. C'est en vain qu'il l'appelle, avec maints pleurs et maints soupirs; sourde et inexorable, la fée ne veut plus se montrer à ses regards. Ah ! comme il maudit le fatal accès de vanité qui lui enlève tout son bonheur ! Les barons, sur ces entre-faites, viennent lui intimer l'ordre de se rendre immédiatement à la cour. Lanval les suit, le désespoir dans l'âme, et invoquant la mort comme sa suprême ressource.

Sitôt qu'il paraît devant Arthur,

Li roi li dist par mautalent (avec colère) :  
« Vassal, vous m'avez moult meffait (vous êtes bien coupable à mon égard);  
Vanté vous estes de folie,  
Quand avez dit de vostre amie  
Que plus belle estait sa meschine (sa suivante),  
Et plus vaillant (et qu'elle valait mieux) que la roïne. »

Lanval, tout en conservant le respect dû à son seigneur, maintient son dire. Le tribunal des barons, présidé par Arthur et Genièvre, le condamne alors au dernier supplice, à moins qu'il ne prouve la vérité de

ses assertions, en faisant comparaître sa dame devant la cour.

« Hélas ! dit-il, cela m'est impossible à présent. Faites-moi donc mourir au plus tôt. »

En effet, on va procéder à l'exécution de la sentence, lorsque arrivent deux jeunes damoiselles, montées sur de blancs palefrois. Leur beauté merveilleuse attire tous les regards, et les partisans de la reine redoutent déjà la comparai-on. Le bon Gauvain, transporté de joie dans la pensée que son ami touche au moment du salut, montre les deux damoiselles à notre héros, et le prie de lui indiquer laquelle est sa dame.

« Ni l'une ni l'autre, répond Lanval en soupirant. Ma dame est bien plus belle encore ! »

S'arrêtant au pied du trône, la plus âgée des damoiselles dit au roi :

« Sire, faites préparer et orner un appartement où notre dame et souveraine puisse descendre ; car elle désire loger dans votre palais. »

Arthur accède courtoisement à cette requête. Après quoi, sur un signe du monarque, on revient aux apprêts du supplice. Lanval ne perdra rien pour avoir attendu.

Surviennent alors deux autres damoiselles, montées également sur de blancs palefrois, et plus belles encore que les premières. Elles renouvellent, en termes semblables, la demande déjà faite par celles-ci. La reine Genièvre, à leur aspect, tremble plus fort que jamais pour sa réputation de beauté. Même question de la part de Gauvain, même réponse du côté de Lanval. La cour entière est en suspens. On ne sait plus que penser de tout ce qui se passe.

Enfin, de bruyantes acclamations annoncent l'arrivée de la dame :

En tout le monde n'eut si belle ;  
Un blanc palefroï chevauchait,  
Qui bien et souëf (doucement) la portait ...  
Un espervier sur son poing tint,  
Et un lévrier après vint.  
N'y eut el bourg (dans la ville) petit ne grand,  
Ne li valet, ne li sergent,  
Qui ne la voient (aillent) regarder.

La belle dame entre au palais, met pied à terre et s'avance en face du trône. Le roi Arthur, avec sa courtoisie ordinaire, se lève et la salue. Toute l'assemblée en fait autant.

« Roi, dit-elle avec énergie,

J'ai épousé un tien vassal,  
Véez (voyez) le là, seigneurs; Lanval  
Achoisonné (calomnié) fut en ta cour...

Je ne veux pas qu'il lui arrive le moindre mal. On a exigé ma présence, me voici. J'espère maintenant que tes barons vont absoudre et me rendre mon époux. »

Arthur, dominé malgré lui par l'ascendant de cette mystérieuse étrangère, s'empresse de se conformer à ses désirs. On acquitte aussitôt Lanval, et la fée l'emène avec elle sur son palefroï, après être montée en croupe derrière lui.

Od li (avec lui) s'en vat en Avalon,  
Ce nous racontent li Bretons ;



En une isle qui moult est biaux,  
Là fut ravi li damoiseiaux :  
Et nul n'en ouï plus parler,  
Ne je n'en sais avant conter.

Cette île d'Avalon, actuellement Glastonbury (comté de Sommerset), ne renferme plus qu'un misérable village. Elle possédait autrefois un riche monastère, détruit plus tard par Henri VIII. Ce monastère, qui

assait pour le plus ancien de la Grande-Bretagne, servit longtemps de sépulture aux rois descendus d'Arthur. Mais tout passe en ce monde : les monuments, les souvenirs et les hommes. La Table-Ronde est détruite, la voix des bardes s'est éteinte, et les chants héroïques n'ont plus d'écho dans un siècle sans poésie.

JOSEPH BOULMIER.

## BIBLIOGRAPHIE.

### POUR UNE ÉPINGLE,

Par M. J. T. DE SAINT-GERMAIN (1).

### L'ORPHELINE DE BOSTON,

Par miss CUMMING (2), traduction nouvelle.

Quelques-unes de nos abonnées, dans des lettres fort aimables, nous adressent un léger reproche : elles trouvent l'article consacré à la Bibliographie trop sérieux, elles se plaignent que nous ne signalions à leur attention que des ouvrages graves, livres d'histoire, de voyages ou de morale ; elles ne nous cachent pas qu'elles nous sauraient bon gré de leur indiquer de temps en temps quelque roman, quelque fiction, quelque ouvrage destiné aux heures de délassement. Certes, nous ne demanderions pas mieux, mais ici, grand est notre embarras, et laissant de côté nos jeunes lectrices, nous prenons la liberté de nous adresser à leurs pères, à leurs mères, et de leur demander franchement, en conscience, si, dans un recueil consacré à la jeunesse, il est possible d'analyser les œuvres de la littérature moderne ? Vers quel genre se porterait notre choix ? Adopterions-nous ces romans historiques, caricatures de l'histoire, mélodrames de boulevard où l'on travestit les sévères tragédies qui décident du sort des empires, mensonges qui seraient bien ridicules s'ils n'étaient si odieux, où l'on jette de la boue sur les plus nobles caractères, sauf à mettre sur le pavois quelque valet du roi ou quelque soubrette de cour ? Seroient-ce les romans intimes ? Là tout est danger, et la forme et le fond, et ce serait étrangement faillir au mandat que les familles nous confient, que de conseiller à nos lectrices ces romans, ces prétendus tableaux de mœurs, qui sont ou la peinture faussée, exagérée, passionnée du monde réel, ou la reproduction trop fidèle d'un monde qu'elles ne doivent pas connaître ? Ces fictions, qu'elles habitent le bas étage des feuilletons, qu'elles soient jetées à poi-

gnées dans les publications à dix centimes, à cinq centimes, qu'elles se pavent sous une couverture jaune, ces fictions, destinées à des appétits blasés, recèlent le poison sous chacune de leurs lignes, et c'est un triste monde que celui où les auteurs de ces ouvrages introduisent leurs lecteurs. Oserions-nous nous permettre de conduire en si mauvaise compagnie les jeunes filles que nous respectons comme nos filles ou nos sœurs ? Autrefois, avant les écarts de la littérature contemporaine, quelques femmes au moins écrivaient pour les femmes, et consacraient à de chastes récits leur imagination, leur sensibilité, leur grâce ; aujourd'hui, celles qui écrivent des romans, suivent la voie commune, la voie tracée, et qui conduit, sinon à l'honneur, au moins au succès, sinon à la gloire, au moins à l'argent.

Beaucoup de nos lectrices nous demandent des conseils pour leurs lectures ; déjà nous avons indiqué quelques-uns de ces livres toujours bons et salutaires qui éclairent l'intelligence, amusent l'imagination, en laissant aux principes leur rectitude et au cœur sa simplicité. Mais nous ne demandons pas mieux que de revenir sur cette question. Avant tout, nous conseillons à nos lectrices, dussent-elles nous trouver bien graves, la lecture habituelle de l'histoire. « L'histoire », dit Rollin dans son *Traité des études*, « à tous les jours été regardée comme la lumière des temps, la dépositaire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. » Vous verrez par expérience que l'histoire, n'étant plus lue dans des abrégés (à l'usage des classes), est émouvante au plus haut degré. Peu de livres offrent un attrait aussi vif que l'histoire des *Croisades*, par Michaud, celle de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, d'Augustin Thierry, l'histoire des *ducs de Bourgogne*, si dramatique et si chevaleresque, par Barante ; l'histoire de *Louis XIII*, par Bazin ; différentes parties de l'histoire d'Angleterre (Cromwell, Monk, lady Russell, etc.), traitées par M. Guizot avec ce talent profond et lucide qu'on lui connaît ; les travaux historiques de M. Mignet, les *Souvenirs*, de M. Villemain, quelques ouvrages sur la Révolution française, qu'il est bon de connaître, tels que l'histoire de la Révolution, par Amédée Gabourd ; l'histoire de *Louis XVI*, par M. de Falloux ; l'histoire de *Louis XVII*, par M. de Beauchesne. Nous ajouterons à cette énumération l'histoire de la campagne de Russie, par le comte de Ségur. Ces ouvrages historiques, lus avec soin et

(1) Paris, chez Jules Tardieu, 13, rue de Tournon. 1 fr.

(2) Casterman à Tournay, Lecoq et Comp., à Paris, 2 volumes.



sans précipitation, pourraient occuper plusieurs années de la vie d'une jeune femme; ils complèteraient son instruction en lui faisant passer des heures délicieuses. Nous joindrions volontiers à ce bagage littéraire quelques ouvrages de morale et de pitié: Bossuet et Fénelon ne seront jamais lus sans fruit par une âme droite, ni sans plaisir par un esprit éclairé.

Maintenant, si nos lectrices, après avoir goûté tant de bonnes choses, après s'être nourries de raison et de vérité, veulent chercher encore quelque délassement dans les fictions, nous leur recommanderons les romanciers dont nous leur avons parlé déjà, l'Arrioste de l'Ecosse, Walter Scott, Cooper, et surtout les romans où figurent les Peaux-Rouges; Manzoni, l'auteur si pur et si noble des *Fiancés*, mademoiselle Frédérique Brœner, qui peint si bien les intérieurs du nord de l'Europe; madame de Bawr, qui a fait de si jolis romans, parmi lesquels on distingue *Robertin* et *Baoul* ou l'*Enéide*, le *Fabiola*, du cardinal de Wiseman; quelques œuvres d'Emile Souvestre, quelques-unes du marquis de Foudras, particulièrement *Suzanne d'Estouville*, récit agréable et où l'on trouve un délicieux caractère de jeune fille; voilà quelques sobres indications qui pourront suffire à diriger les mères qui permettent à leurs filles la lecture des romans, car nous aimons à croire qu'aucune de nos lectrices ne met le pied sur ce terrain dangereux, sans les conseils d'un bon guide: — un père éclairé, une mère dévouée et clairvoyante.

Venons-en enfin aux livres dont nous voulons vous parler aujourd'hui. Le premier est une courte nouvelle, qui n'est dénuée ni de grâce, ni d'intérêt. Pour une *épingle*, commence par l'anecdote assez connue d'un jeune homme qui, n'ayant pu trouver un emploi chez un riche banquier, s'éloigne, triste et dévoré. Il traverse, les yeux baissés, la cour de l'hôtel; tout à coup, il voit par terre une *épingle*, la ramasse et l'attache à sa manche. Le banquier qui l'a suivi des yeux, croit voir dans ce mouvement une preuve d'ordre, il le rappelle, l'interroge et lui confie un emploi. Là, commence l'histoire, histoire fort simple, et que nous serions tentés de croire vraie, et destinée à prouver que l'ordre, la probité, le talent, la modestie, ne restent pas sans récompense. La maxime, bien qu'ancienne, est bonne à répéter, et elle est mise en scène d'une manière qui n'est pas vulgaire.

Quoique n'ayant pas une immense sympathie pour les romans qui nous viennent de l'Amérique, nous ne pouvons nous empêcher de parler d'une nouvelle traduction d'un ouvrage de miss Cumming, intitulé: *l'Orpheline de Boston*. Ce travail nous paraît préférable aux traductions qui ont déjà paru, et mieux approprié à nos idées et à nos mœurs. Une pauvre petite fille, jetée dès son bas âge entre les mains d'une mégère, en est retirée par un vieillard pauvre aussi, mais bon. Sa bienveillance développe en Gertrude les premiers sentiments du bien que les mauvais traitements avaient failli étouffer; le travail de cette enfant sur elle-même, ses constants efforts, ses tendances généreuses vers la vertu font le sujet du livre, et certes, l'âme humaine mérite bien qu'on l'étudie, qu'on la sente, qu'on décèle ses combats, qu'on chante ses victoires! C'est là que se jouent les grands drames, Aussi ne lisons-nous pas sans intérêt une scène comme celle-ci, quoique l'héroïne soit une pauvre enfant, et l'objet de ses larmes quelques vieux jouets brisés.

« Lorsque Gertrude avait quitté madame Sullivan pour aller habiter la maison de M. Graham, en ville, elle avait emporté avec elle un coffre contenant sa garde-robe, et de plus une cassette qu'elle avait placée sur un rayon de son armoire. Cette cassette y était restée tout l'hiver, fermée, sans attirer l'attention. Mais lorsque la famille partit pour la campagne, la cassette fut du voyage, soigneusement surveillée et protégée par sa propriétaire. Comme il n'y avait ni cabinet, ni armoire dans la nouvelle chambre de Gertrude, elle la plaça dans un coin derrière le lit. Chacun des objets que renfermait ce petit coffre lui était cher par les souvenirs qu'elle y rattachait, et en les passant en revue, la jeune fille avait répandu plus d'une larme. Là se trouvait le Samuël, premier présent du père True, figure maintenant à moitié décapitée par un accident. Elle n'eût pas donné cette poupée pour le plus beau cadeau du monde... quelques brimborions, des jouets, des livres, une petite barque découpée dans une écale de noix, présents de Wyle, compétaient cette innocente et précieuse collection.

» Gertrude avait retiré ces objets de la cassette et les avait déposés sur la tablette de la cheminée. Mais en rentrant dans sa chambre, ses yeux les cherchèrent en vain. Ils avaient disparu. La cheminée était dégarnie et la poussière proprement essuyée. L'enfant courut vers le coin où elle avait laissé la vieille cassette. Celle-là avait aussi disparu. S'élançant dans l'escalier, appeler la servante, lui adresser une série de questions inquiètes, tout cela fut l'affaire d'un instant.

» Brigitte était une nouvelle venue, un spécimen de stupidité rare, mais Gertrude réussit à obtenir d'elle tous les renseignements qu'il lui fallut. Le Samuël et les jouets avaient été jetés au milieu d'un tas de verre cassé et d'objets brisés, et le tout « réduit en cannelle » disait Brigitte. « Quant aux livres, Brigitte ne savait pas trop ce qu'ils étaient devenus, mais elle pensait bien qu'elle les avait vus dans la cuisine. Cette œuvre de destruction avait été accomplie par les ordres de la femme de charge, madame Ellis. Gertrude congédia Brigitte, puis, fermant la porte, elle se jeta sur son lit, en proie à un violent accès de désespoir.

» Une ou deux fois elle leva la tête, comme décidée à aller provoquer son ennemie. Mais la même réflexion traversait son esprit et la retenait. Ce n'était pas la crainte. Oh! non, Gertrude n'avait peur de personne. Un motif plus puissant la retenait. Quel qu'il fût, il exerçait sur elle, une influence heureuse, car après chaque combat, elle se sentait plus forte et plus calme. A la fin, se levant, elle alla s'asseoir près de la fenêtre ouverte, la tête appuyée sur sa main. L'orage était dissipé, les sourires de la terre embellie se reflétaient dans un lumineux arc-en-ciel qui embrassait tout l'horizon. Un petit oiseau vint se percher sur une branche de vigne près de la croisée, chantant à sa manière un joyeux *Te Deum*. Un lilas de perse, en pleine floraison, projetait au loin ses suaves parfums. Une douce résignation se glissa dans le cœur de Gertrude; elle sentit les grâces que Dieu accorde à la prière succéder aux troubles qui naissent des passions. Elle avait triomphé, elle avait remporté la victoire du plus rude combat qui puisse se livrer sur la terre; elle s'était vaincue elle-même. Le brillant arc-en-ciel, le gazouillement de l'oiseau, le parfum des fleurs,



toute l'éclatante parure que la terre avait revêtue après l'orage, n'atteignaient pas en beauté, le rayonnement de la figure de la jeune fille, quand le regard levé vers le ciel, elle lui adressa cette sublime prière : Pardonnez-nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !

» Le son de la cloche donnant le signal du thé la tira de sa sainte occupation. Elle se hâta d'essuyer les traces de ses larmes, de baigner sa figure, de brosser ses cheveux, puis elle descendit. Il n'y avait que madame Ellis dans la salle à manger. M. Graham avait été retenu en ville, et Émilie souffrait d'une violente migraine. Gertrude fut donc seule à prendre le thé avec sa protectrice. Elle eut le don d'être pas, à la vérité, de la grande valeur que l'enfant attachait à ses reliques, mais elle savait qu'elle avait malagi, et comme Gertrude ne lui témoignait ni mécontentement, ni mauvaise humeur, la baigneuse gouvernante en ressentit plus de mortification et de malaise qu'elle n'eût bien voulu l'avouer. Gertrude ne parla point du chagrin qu'on lui avait fait, et madame Ellis éprouva une vive contrariété de voir l'enfant si calme en apparence et si indifférente aux tracasseries dirigées contre elle.

» Le lendemain, la cuisinière, se prélevant chez Émilie pour prendre ses ordres, lui dit d'un ton distrait, en tirant de sa poche un petit bateau fait avec une écaille de noix : « Je désirerais savoir, mademoiselle, où peut être miss Gertrude : j'ai troué son petit bateau dans le trou au charbon, et je pense qu'elle sera bien chèreuse de revoir son joujou. » Émilie (1) demanda : « Quel bateau ? quel joujou ? » C'est tout ce que la cuisinière voulait. Elle remit l'objet à sa jeune maîtresse et s'empressa de lui raconter longuement la destruction de tous les objets appartenant à Gertrude, chose qu'elle n'avait pu voir sans une vive indignation. Elle fit un récit émouvant de la déresse et du désespoir qui avaient éclaté dans l'interrogatoire que l'enfant avait fait subir à Brigitte et que la compatisante cuisinière avait entendu d'un bout à l'autre.

» Émilie se rappela alors qu'il lui avait bien semblé la veille que Gertrude sanglotait dans la chambre voisine ; mais à la fin, tout redevenant calme, elle avait cru s'être trompée. « Allez, dit-elle à la cuisinière, et portez cet objet à Gertrude ; elle est dans la bibliothèque, mais je vous en prie, Prime, ne lui dites pas que vous m'avez entretenu de tout cela. »

» Émilie attendit alors pendant plus eurs jours que Gertrude vint elle-même lui faire le récit de l'injure qu'elle avait reçue, mais l'enfant dissimula son chagrin et le supporta en silence, sans affliger sa protectrice.

» Ce fut là la première victoire complète que Gertrude remporta sur elle-même... A partir de ce jour, elle acquit de plus en plus la puissance de rester maîtresse d'elle-même ; chaque nouvel effort lui donnait de nouvelles forces, si bien qu'elle devint un sujet d'admiration et d'étonnement pour ceux qui avaient connu le caractère qu'elle avait eu à vaincre... »

Cette humble victoire la conduisit à de plus grandes ; sa force d'âme devint de l'héroïsme, et une des plus belles scènes du livre la montre, au milieu d'un affreux danger, sacrifiant sa vie, pour sauver celle d'une

jeune fille qu'elle croit sa rivale. Le feu venait d'éclater à bord du paquebot sur lequel elle se trouvait embarquée, avec Émilie, sa bienfaitrice, et Isabelle Clinton, jeune fille coquette et fière, qui a prodigué les dédains à la pauvre Gertrude. Un étranger, courageux et dévoué, emporte Émilie aveugle dans ses bras vers le rivage ; mais avant de quitter le navire embrasé, il dit à Gertrude :

« — Je vais gagner le bord à la nage avec Émilie. Si le feu approche trop près, laissez-vous glisser par cette fenêtre, et tâchez de vous tenir suspendue à cette corde. C'est une dernière espérance. L'eau vous soutiendra. Vous ferez flotter votre voile pour que je vous reconnaisse ; je serai revenu dans un instant. »

» — Non, non, s'écria Émilie ; Gertrude, allez la première !

« — Chut, Émilie ! s'écria Gertrude ; nous serons sauvées toutes les deux. »

» — Appuyez vos mains sur mes épaules, quand nous serons dans l'eau, dit M. Philips à Émilie.

» Et comme celle-ci voulait résister encore, son sauveur, qui n'avait pas de temps à perdre, eut recours au procédé imaginé par Mentor pour faire sortir le fils d'Ulysse de Pié et de Calypso.

» Un grand cri retentit, suivi du double bruit de deux corps tombant dans l'eau, et bientôt Gertrude vit, au milieu de la mer écumeuse, deux têtes se dirigeant vers le rivage :

« — Bien sûr ! s'écria-t-elle, Émilie sera sauvée ! »

» Mais au même instant, une main s'attacha à elle ; elle se retourna, et, à son grand étonnement, reconnut Isabelle Clinton, qui, la serrant dans une étreinte fraternelle, se jeta à ses genoux en lui criant d'une voix déchirée par l'épouvante :

« — O Gertrude ! Gertrude ! sauvez-moi ! »

» Et dans l'égaré ment de la peur, elle la pressait avec une force si désordonnée que la jeune fille, placée sur l'extrême bord du gouff e, avait peine à conserver son équilibre. Le premier mouvement de Gertrude fut tout à l'étonnement :

« — Isabelle ! s'écria-t-elle, Isabelle Clinton ! »

« — Sauvez-moi, Gertrude ! pardonnez-moi ! » Gertrude essaya de la relever, mais l'orgueilleuse Isabelle semblait rivée à ses genoux, et ne voulut pas consentir à changer de posture. Sans faire le moindre effort pour se sauver elle-même, elle s'enveloppait de l'épais manteau de voyage de Gertrude, comme si ce vêtement eût pu la garantir des atteintes de l'incendie, et ne cessait de se recommander à la générosité de celle envers qui elle s'était montrée naguère si superbe et si dédaigneuse.

» Ce n'est pas d'hier qu'un poète a dit : « Quand on a peur, tout orgueil humain s'humanise. » Rien n'est plus voisin de l'extrême servilité que l'extrême orgueil.

» Mais aussi longtemps que Gertrude se trouvait ainsi emprisonnée par les bras qui l'étreignaient avec cette aveugle obstination du noyé qui paralyse les efforts tentés pour le sauver, aussi longtemps était-elle incapable de rien faire, non-seulement pour le salut d'Isabelle, mais pour le sien propre.

» Elle jeta les yeux dans la direction qu'avait suivie M. Philips, et, à sa grande joie, elle le vit revenir, nageant avec vitesse vers le navire. — Émilie était sauvée ! il l'avait déposée à bord d'un canot qu'il avait rencontré par un hasard providentiel, et qu'il revenait

(1) Émilie, la nouvelle protectrice de Gertrude, est aveugle.



impatience d'arracher à la mort une autre victime bien chère.

» En ce moment un tourbillon de flammes s'éleva si près de l'endroit où les deux jeunes filles se tenaient cramponnées l'une à l'autre, que Gertrude sentit ses joues se crispier sous l'ardeur du feu, et une colonne de fumée noire, épaisse, les aveugla.

» Alors une nouvelle résolution, une résolution héroïque traversa l'esprit de l'orpheline. Le salut approchait pour l'une d'elles; M. Philips n'était plus qu'à quelques brasses du navire, on pouvait entendre sa voix qui appelait Gertrude! Gertrude! et elle se décida à sauver Isabelle. La fille de M. Clinton avait fait appel à sa protection, et Gertrude ne voulait pas qu'il fût dit, — quand l'ange du jugement eût été seul à le dire! — que cet appel avait été repoussé. « Isabelle, dit-elle d'un ton sévère qui seul en ce moment pouvait agir sur l'esprit égaré de la jeune fille, Isabelle, m'entendez-vous ?

« — Oui, miss Flint, oui... Que faut-il faire ?

» — Levez-vous droite, faites ce que je vais vous dire, et vous serez sauvée. Levez-vous donc !

» Isabelle ne bougea point.

» — M'entendez-vous ? debout !

» Même immobilité. Gertrude fit un suprême effort, et parvint à se débarrasser de l'étreinte désespérée de miss Clinton, et la secourant avec violence, lui cria :

» — Voyons, Isabelle, si vous suivez mes conseils, dans cinq minutes vous serez à terre, saine et sauve... Sinon, dans deux minutes, vous êtes morte !

» Ces paroles tirèrent Isabelle de la torpeur où la fièvre de l'effroi l'avait jetée; elle se souleva, fixa sur Gertrude des yeux effarés :

» — Que faut-il faire, balbutia-t-elle, j'essayerai ?

» — Voyez-vous cet homme qui nage vers nous ?

» — Oui.

» — Il va venir ici, sous la fenêtre. Prenez cette corde et laissez-vous glisser doucement dans l'eau. Mais un instant !

» Détachant la voile bleu qu'elle portait sur sa tête, et qui devait lui servir de loin de signe de reconnaissance, elle le jeta sur la tête d'Isabelle et le lui noua autour du cou.

» L'incendie avançait, avançait toujours, et déjà les flammes faisaient voler en éclats les cloisons et les glaces du salon où elles se trouvaient... M. Philips allait toucher au navire.

» — Vite, Isabelle, vite ! ou il sera trop tard !

» Isabelle saisit la corde d'une main égarée et tremblante, mais elle se rejeta aussitôt en arrière, terrifiée à la vue de l'eau. Cependant, les flammes qui avançaient derrière elle comme pour ne plus lui laisser

d'alternative, animèrent son courage; elle reprit la corde, escalada la galerie et se laissa glisser au niveau de l'eau. Heureusement, M. Philips était là pour la recevoir, car elle était tellement épuisée par la frayeur qu'elle se fût laissée couler bas sans essayer même une dernière tentative pour se sauver.

» Gertrude n'eut pas le temps de les suivre du regard, car pour elle, le danger devenait de plus en plus prochain. Elle était perdue ! Les flammes avaient envahi la cabine tout entière, et se frayaient une issue vers la fenêtre à laquelle elle se tenait accrochée. Il n'y avait plus à hésiter : la mort était là ! Elle saisit la corde que venait de lâcher Isabelle, s'y attacha de ses mains restées fermes malgré l'émotion d'un pareil moment, et se laissa glisser le long des flancs du navire embrasé. Arrivée au niveau de l'eau, elle s'attacha de toutes ses forces à la corde oscillante, et demeura suspendue entre les trois éléments qui semblaient s'associer pour la perdre : le feu, le vent et l'eau.

» Combien de temps ses forces résisteraient-elles ? Combien de temps l'incendie mettrait-il à franchir la distance qui le séparait des cordes d'amarre, pour ronger ce dernier fil qui la tenait à l'existence ? Qui savait ?

» L'attente, hélas ! ne fut pas longue.

» A peine son pied eut-il touché la froide surface de l'eau, que la grande roue, vaincue elle aussi par l'incendie qui rongait ses poutres, donna un dernier et puissant battement, comme le soupir d'un géant qui succombe. Le flot écumeux souleva Gertrude comme il eût fait d'une fleur tombée à sa surface, la balança un instant dans son remous capricieux, et quand la vague se retira, un corps flottait à sa surface, léger comme l'écume qui tourbillonnait autour de ses formes gracieuses. Pauvre Gertrude !... »

Nous pensons, mesdemoiselles, que vous aurez lu avec intérêt ces deux scènes qui établissent une grande vérité : — c'est que l'être le plus faible peut acquérir la force morale par la prière et les efforts persévérants.

Nous vous avons indiqué deux ouvrages qui peuvent servir à vos délassements; mais permettez-nous, en terminant, de revenir à notre idée première, de vous conseiller encore les lectures solides, et de vous rappeler ce mot si juste de l'Empereur Napoléon : — *La jeunesse a du temps pour lire longuement, et de l'imagination pour saisir toutes les grandes choses* (1). Avis aux lectrices.

M. F.

(1) *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, par M. Villemain.

## Littérature Étrangère.

### THE BLIND BOY.

I

O say what is that thing call'd light,  
Which I must ne'er enjoy?  
What are the blessings of the sight?  
O tell your poor blind boy!

### L'ENFANT AVEUGLE.

I

Oh ! dites-moi, quelle est cette chose qu'on appelle lumière et dont je ne jouirai jamais ? Quelles sont les douceurs que donne la vue ? Oh ! dites-le à votre pauvre enfant aveugle !



II

You talk of wondrous things you see,  
You say the sun shines bright;  
I feel him warm, but how can he  
Or make it day or night?

III

My day or night myself I make,  
Whene'er I sleep or play;  
And could I ever keep awake,  
With me 'twere always day.

IV

With heavy sighs I often hear  
You mourn my hapless woe;  
But sure with patience I can bear  
A loss I ne'er can know.

V

Then let not what I cannot have  
My cheer of mind destroy:  
Whilst thus I sing, I am a king,  
Although a poor blind boy.

CIBBER.

II

Vous parlez des objets merveilleux que vous voyez, des  
brillants rayons du soleil : je sens bien sa chaleur ; mais,  
comment peut-il faire le jour ou la nuit ?

III

Mon jour ou ma nuit, c'est moi-même qui les fais  
soit que je dorme, soit que je joue, et si je pouvais  
être constamment éveillé, pour moi le jour ne cesserait  
pas.

IV

Souvent je vous entends déplorer avec de profonds sou-  
pirs mon malheur sans remède : mais soyez certains que  
je puis supporter avec patience la perte de ce que je n'ai  
jamais connu.

V

Ainsi, que le courage de mon âme ne soit pas abattu par  
le manque de ce que je ne puis avoir. Tandis que je  
chante, je suis roi, bien que je ne sois qu'un pauvre enfant  
aveugle.

M<sup>lle</sup> AMÉLIE DESPREZ.

## LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Novembre 18...

Les jours passent longs et tristes, et pourtant je re-  
çois de bien bonnes lettres de mon enfant. Il nous  
regrette, et je sens, grâce au ciel, qu'il nous aime ;  
mais la force et la raison, dont il est si éminemment  
doué le préserveront de la mélancolie, du vague, du  
vide, si chers aux poètes et si funestes aux jeunes es-  
prits. Robert travaille, s'applique ; nos espérances ne  
seront pas déçues, il deviendra un homme sérieux,  
honoré, un homme de travail et de devoir. S'il ne  
possède pas cette sensibilité vive, source de tant de  
joies et de tant de douleurs, au moins n'inspirera-t-il à  
ceux qu'il aime aucune inquiétude. En lui, tout est  
simple, droit et bon : le cœur, le jugement et l'esprit.  
Son frère possède peut-être une plus prompte intelli-  
gence, mais les ronces de la paresse étouffent les fleurs  
hâtives de son esprit. Ce qu'il a appris si vite, ce qu'il  
a pénétré si facilement, il l'oublie, il le néglige, il  
n'en saurait faire une application utile. Ses sensations  
sont plus ardentes ; il est souvent aimable, expansif,  
plein de caresses, d'amour, de bonnes résolutions ;  
mais la fougue de ses desirs l'entraîne ; aucun prin-  
cipe, aucune affection ne sont assez profonds en cette  
âme pour résister à l'appât d'un plaisir, à l'attrait  
d'une passion de son âge. Il m'aime, et il me désole ;  
il pleure à mes genoux, avec la contrition la plus sin-  
cère, la faute d'hier, et demain il la recommencera  
en l'aggravant. Il y a trois jours, il s'est échappé du  
collège pour aller voir une chasse à courre, dont  
quelques jeunes gens riches se donnaient le plaisir ; il

est rentré fort tard, et il m'a trouvée alarmée et le cœur  
plein d'inquiétudes sur son compte. A mon premier  
reproche, il a éclaté en sanglots, et, m'accablant de  
caresses, il m'a fait des protestations admirables pour  
l'avenir. Son père, qui était sorti, inquiet, pour le  
chercher, est rentré. Léonce a écouté ses réprimandes  
avec beaucoup de soumission, et l'a tout à fait dés-  
armé par un repentir mêlé de tendresse auquel on ne  
pouvait résister. Nous étions un peu consolés ; pour-  
tant Julien me dit : — Il regrette de nous avoir fait de  
la peine parce qu'il nous aime, mais il ne se repent  
pas de sa faute, car il n'en comprend pas la portée,  
et ses bons sentiments et les élans de tendresse qu'il  
éprouve pour nous, mettent sa conscience en paix. Je  
crains bien qu'il ne recommence à la première  
occasion.

Elle ne s'est pas fait attendre : il a eu aujourd'hui  
une violente querelle avec un de ses condisciples qu'il  
a menacé d'un coup de compas. Le professeur de ma-  
thématiques, qui n'avait pu les séparer, les a renvoyés  
de sa classe.

Novembre 18...

Léonce nous quitte, il va en pension à vingt lieues  
d'ici. Mon mari l'a exigé, et je n'ai pas osé résister à  
cet acte d'autorité paternelle... Mais quelle peine et  
quel sacrifice, ô mon Dieu ! Antoinette ne cesse de  
pleurer que pour exhorter son frère avec une gravité  
à la fois comique et touchante. Je l'entendais il y a  
une heure... Ses raisonnements n'étaient pas très-con-



cluants p'ut-être, quelquefois elle perdait le fil de son beau discours; mais combien, quand elle évoquait les bons sentiments de son frère, quand elle lui parlait du bon Dieu qu'il offense, et de nous, ses parents, qu'il afflige si profondément, combien sa naïve éloquence coulait de source! Sa bonne et belle âme, nourrie d'innocence et de pitié, se traduisait tout entière dans ces paroles: — Mon bon petit Léonce, ne veux-tu donc pas te corriger? Vois comme nos parents sont affligés... Maman a toujours les larmes aux yeux en te regardant; papa a l'air sombre; il n'est pas fâché, vois-tu, mais il est triste... Tous deux t'aiment tant... Dis, Léonce, seras-tu sage? — C'est si difficile! — Mais non; étudie tes leçons, évite les mauvais camarades, obéis à tes maîtres. — Tu crois que c'est aisé, tout cela? — Mais, dame! il me semble que oui... Ne veux-tu pas faire ce plaisir à papa et à maman? — Je le voudrais bien, car tu sais que je les aime; mais c'est plus fort que moi; le désir de sortir, de faire du tapage, de courir dans la campagne... Tu ne comprends pas cela, toi, parce que tu es une petite fille... — C'est vrai; je n'ai jamais ces idées-là; mais pourtant les leçons m'ennuient parfois, surtout l'histoire! Vois-tu, l'histoire... — Et que fais-tu alors? tu jettes le livre par la fenêtre? — Oh! non... Je tâche de me surmonter pour que maman soit contente. — Tu es une bonne enfant, répondit Léonce d'un ton convaincu; je voudrais te ressembler. — Oh! tu pourrais être bien meilleur que moi, si tu voulais... Tu pourrais ressembler à Robert, qui donne tant de satisfaction à papa et à maman... Promets-moi de t'efforcer. Tiens, voilà ma petite bague de turquoises; je te la donne... elle te fera penser à être bien sage, tu sais, comme l'anneau du Prince Chéri?

Les deux enfants s'embrassèrent; j'étais attendrie. La bonne petite Antoinette commence déjà son rôle de femme, de sauvegarde de ceux qu'elle aime. Puisse sa bague, en réveillant les doux souvenirs du foyer domestique, éveiller aussi chez ce pauvre enfant les sentiments du devoir et de la conscience, que sa légèreté a trop longtemps étouffés.

Février 18...

Ma sœur Henriette s'efforce, par ses soins et ses bonnes intentions, de me consoler de l'absence de mes deux fils; elle sait toujours trouver le mot qui va au cœur, et pourtant elle ne connaît pas encore de telles souffrances. Ses enfants ne l'ont jamais quittée; ils ne lui donnent que de la joie. Adolphe, moins sérieux que notre Robert, n'est cependant ni dissipé ni tapageur; léger jusqu'à l'incurie, comme mon pauvre Léonce, il aime la lecture et les vers, et il s'est épris d'une passion enfantine pour la fille d'un de nos amis, aimable enfant qui ne s'en doute guère. Nous avons deviné ce grand secret en trouvant dans ses cahiers des illustrations représentant un cœur percé d'une flèche, un autre cœur, renfermant en belle écriture les noms d'Adolphe et de Louise; des fragments de vers adressés à toi, à elle, à Louise, se trouvaient mêlés aux thèmes et aux versions. L'âme délicate d'Henriette s'inquiétait un peu de ces bilévesées; mais son mari l'a rassurée sur leur portée et leur suite. Louise est au couvent, et ne le quittera que dans deux ans; Adolphe, à la fin de l'année classique,

entrera à Saint-Cyr, et ses imaginations romanesques tomberont d'elles-mêmes; elles auront eu le mérite d'amuser la folle du logis et de l'empêcher de s'égarer vers les parties de plaisir, les spectacles, le café, les dissipations ordinaires aux jeunes gens. Nous avons parlé quelque temps, entre nous, de ces amours enfantins, et mon mari citait à ce sujet ces vers charmants de Chénier :

Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes,  
Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes :  
Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau.  
Hier, je me suis mis auprès de mon chevreau;  
Par Castor et Minerve! il ne pouvait qu'à peine  
Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.  
D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr  
Pour un beau scarabée étincelant d'azur;  
Il couche sur la laine, et je le re le destine.  
Ce matin, j'ai trouvé parmi l'algue marine  
Une vaste coquille aux brillantes couleurs :  
Nous l'emplissons de terre, il y viendra des fleurs.  
Je veux, pour te montrer une flotte nombreuse,  
Lancer sur no re étang des écorces d'yeuses.  
Le chien de la maison est si doux! chaque soir,  
Mollement sur son dos, je veux te faire asseoir,  
Et marchant devant toi jusques à notre asile  
Je guiderai les pas de ce coursier docile.

Pendant que ces messieurs s'exaltaient sur le charme et le parfum attique de ces vers, Henriette, mère inquiète et prudente, me disait : Je voudrais cependant qu'Adolphe fût parti et rivé à des études sérieuses... Je n'aime pas ces contemplations où s'use le cœur...

Pauvre mère! il partira, et alors, et seulement alors, tu connaîtras les angoisses de la maternité. Ah! pauvre mère!...

Mars 18...

Notre ville est dans la consternation; une maladie terrible, venue du fond de l'Asie, le choléra, sévit autour de nous; chaque jour augmente le nombre des victimes. Robert et Léonce sont revenus à la maison, car le fléau s'est abattu sur Paris, et le collège de.... n'a pas été à l'abri de ses coups. Une angoisse mortelle nous serre le cœur; on se réunit, on se compie, on s'aime davantage. C'est le triste bénéfice des calamités publiques; elles font mieux sentir combien on aime et combien on est aimé; mais ce sentiment, si doux en d'autres temps, combien il déchire les cœurs que la mort menace à toute heure! Mon frère Léon est admirable; un des premiers il a organisé les secours; il ne quitte pas l'hôpital, où il s'occupe de ses malades les pauvres malades. Mais la science est désarmée devant ce mystérieux fléau. Comme on sent le besoin de recourir à Dieu, de lui confier ceux qu'on aime, de s'abandonner soi-même entre ses mains avec une filiale confiance, de répéter avec l'Eglise ce cri de supplication : Ayez pitié de votre peuple, Seigneur; regardez-nous, faites-nous miséricorde, car nous avons péché contre vous. A chaque instant nous paraissions toucher à notre perte. L'attente de la mort a jeté l'effroi dans nos cœurs.

La religion seule a de ces paroles qui conviennent à toutes les situations de la vie.



Mars 18...

Léon est venu ce soir; il paraissait accablé de fatigues et de noires préoccupations. Il s'est assis au coin de la cheminée; je lui parlais du fléau, des accidents de la journée, il ne répondait que par monosyllabes; tout à coup il a levé les yeux sur moi, et m'a dit à voix basse : « Marguerite... Madame de... veux-je dire, est morte, il y a une heure. — Mon Dieu ! m'écriai-je ; elle aussi ! — Son mari est mort avant elle ; elle a contracté, en le soignant, la maladie qui l'a frappée... Je l'ai vue, elle ! dans les angoisses de cette horrible maladie, et je n'ai pu rien faire pour la sauver. »

Les souvenirs de la jeunesse, du temps où j'avais espéré que Marguerite serait ma sœur, se réveillèrent en moi, et je ne pensais plus qu'à sa grâce, à ses malheurs qu'elle m'avait confiés, au dévouement qu'elle avait montré à son mari, et à cette mort affreuse et prématurée. Je pleurais. Léon se leva; je lui dis : « Où vas-tu ? — A l'hôpital. — Mon frère, m'écriai-je, tu exposes ta vie ! — C'est mon devoir, répondit-il simplement, le premier devoir de mon état, et plus qu'un autre, je puis le remplir, puisque je suis libre de tous liens de famille. En ces jours cruels, être libre de se dévouer est le seul bonheur qui nous reste. Adieu, chère Isabelle !

Je l'embrassai tendrement, en le recommandant au Seigneur. *Ce qu'il garde est bien gardé.*

Mai 18...

Le fléau s'éloigne, et Léon nous est conservé; il est sorti de cette dernière épreuve plus sérieux encore qu'autrefois, et plus pénétré. Ce me semble, de la présence de Dieu et de la divinité de la religion. Il a toujours été bon chrétien, peut-être en vertu de l'ancien axiome : *Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène*, mais aujourd'hui sa foi paraît plus intime et plus sensible. Il fait beaucoup de bien aux pauvres et il a acquis, de ses deniers, une petite maison qui avait appartenu aux parents de Marguerite et qu'elle a habitée dans son enfance; il en a fait un hospice pour les convalescents du choléra.

Avril 18...

Les mois se passent, les années fuient; voici les vacances; Robert revient pour quelque temps auprès de nous, Léonce est ici déjà... Hélas ! il n'est pas changé, et la bague du prince Chéri ne s'est pas fait sentir à son doigt. Il nous afflige tous. Adolphe est prêt à partir pour l'école; Henriette pleure en secret, mais elle ne s'oppose pas à la vocation de son fils, si manifeste dès l'enfance. Il embrasse une carrière éclatante, honorable, préservée, par une heureuse exception, de cette contagion des richesses qui envahit tous les autres ordres de la société, une carrière où tous sentent le frein de la règle, où tous peuvent faire acte d'abnégation et de dévouement. Le soldat, comme le prêtre, donne à ses frères et à l'État son temps et sa vie, et ne reçoit qu'un modeste salaire. Voilà ce qui me frappe et me séduit dans ces deux vocations, si souvent redoutées par les mères. La soif de l'argent, le besoin du luxe et du bien-être, toujours grandissant autour de nous, me font peur, et j'aime une carrière qui bannit les vaines richesses, qui fortifie les âmes

et les corps, et fait régner, parmi ceux qui s'y dévouent, prêtres ou soldats, une égalité fraternelle.

Henriette a fait passer dans l'âme de ses fils les nobles instincts qui animent la sienne : Adolphe sera soldat, et si l'on peut juger de l'avenir de cet aimable Georges, il sera prêtre.

Novembre 18...

Nos enfants sont partis; nous confondons nos inquiétudes, nos prières et nos larmes. Léonce m'a juré qu'il allait se corriger. Mais, hélas ! je n'ose plus le croire !

Janvier 18...

Antoinette fait maintenant toute notre société et toute notre joie. C'est une âme charmante, modeste, pieuse, pleine de douceur et de bonté. Je ne lui connais qu'un défaut, c'est une certaine disposition à l'engouement, qui vient peut-être d'un excès de candeur. Elle croit au bien, sur la plus fugitive apparence, et, comme elle a besoin d'affections, elle s'attache à ses jeunes compagnes presque sans les connaître; elle aime avec abandon celles en qui elle a cru voir quelques qualités sympathiques aux siennes. Déjà quelques déceptions l'ont éclairée. Pourtant, elle s'était liée, plus que je ne l'aurais voulu, avec une jeune fille de l'extérieur le plus aimable et le plus distingué, mademoiselle Hélène G... Je l'avoue, il est impossible d'être plus gracieuse, d'apporter dans le monde plus de tact et de délicatesse, et pourtant, cette jeune fille n'était pas l'amie que j'eusse souhaitée à mon enfant. Je laissai Antoinette à son premier mouvement; elle se prit d'amitié pour Hélène; elles se voyaient souvent; elles faisaient ensemble de la musique; elles étudiaient l'italien en commun, tout cela sous mes yeux ou sous les yeux de madame G... Au bout de quelques semaines, je remarquai que cette vive affection semblait s'atténuer; ma fille ne me priait plus d'inviter Hélène, elle évitait les invitations qui lui étaient faites; enfin, je la mis sur la voie d'une explication, et elle me la donna non sans quelques larmes. « Maman, me dit-elle, ne croyez-vous pas Hélène parfaite ? — Non, pas tout à fait. — Mon Dieu ! maman, vous avez raison, toujours raison. La pauvre Hélène est bien malheureuse... elle a un travers dont elle ne s'aperçoit pas sans doute... — Enfin, parlez, ma chère enfant, vous pouvez me confier ce qui peut m'éclairer sur le choix de vos jeunes amies. — Eh bien ! maman, j'ai cru m'apercevoir qu'Hélène, quoiqu'elle aime bien sa mère, sans aucun doute, lui manquait souvent de respect... Elle est si aimable dans le monde ! dans l'intérieur de la maison, ce n'est plus la même chose ; elle est sèche, elle parle brusquement, elle ne se soucie pas des conseils de sa mère et n'obéit pas toujours à ses ordres... J'ai voulu une fois, en amie, lui faire une petite observation, car ce jour-là, madame G... semblait triste; Hélène s'est fâchée, et elle s'est montrée plus impolie que jamais pour sa bonne mère... Moi, maman, cela m'a fait de la peine et j'aime mieux ne plus voir souvent mademoiselle G... — J'avais pressenti cela. Mais, dis-moi, Antoinette, pourquoi t'étais-tu engouée d'elle ? — Maman, répondit ma fille avec naïveté, elle paraissait si douce dans le monde ! et puis, elle chantait si bien



cette jolie romance que j'aime tant : *Ce que j'aime, moi, c'est ma mère, ma bonne mère!*

Je fis à ma fille un petit sermon sur le danger de s'abandonner à ses premières impressions, et sur l'inconvénient de choisir une amie, *pour toute la vie*, parce qu'elle a une jolie figure, une jolie voix, et une bonne méthode de chant.

Puis, à part moi, je fis bien des réflexions sur un travers devenu trop commun dans la société, le manque de respect et de politesse pour les parents, le manque de politesse et d'égards entre les membres d'une même famille. Il semble, au premier abord, que le mot politesse n'a pas d'acception lorsqu'il s'agit des pères et des mères, et que c'est dans un ordre plus élevé qu'il faut chercher les devoirs que les enfants ont à remplir envers les auteurs de leurs jours. *Père et mère honoreras*, dit le précepte divin, et les simples prescriptions de la politesse sont d'un ordre secondaire devant cet honneur et cette vénération dont les parents devraient être environnés. Et pourtant, nous sommes si éloignés des traditions de nos ancêtres, que, de nos jours les enfants, et même les enfants *bien élevés*, c'est-à-dire connaissant le grec, le latin, le piano, la broderie, négligent à l'égard de leurs parents les premières notions du savoir-vivre, qu'ils observent si scrupuleusement devant des étrangers. L'intime familiarité que nos mœurs ont introduite entre les parents et les enfants, accoutume ceux-ci à traiter un père, une mère, avec un *sans-gêne*, un *sans-façon*, une insouciance, une légèreté qui scandaliseraient fort nos aïeux s'ils revenaient en ce

monde. « Nous n'en aimons pas moins nos parents, quoique nous ne nous gênions pas avec eux. » Voilà ce que diront ces jeunes gens bien élevés. Je répondrai à cela avec madame de Sévigné, ce modèle du bon sens et des bonnes mœurs d'autrefois : *Je hais ces bons naturels d'enfants, qui ont besoin de graves catastrophes, telles que la mort, pour se faire connaître.*

Si, de nos jours, on manque trop souvent d'égards pour ses parents, que sera-ce à l'endroit des frères et des sœurs? On réserve pour les étrangers toutes les formes aimables, on est charmant dans le monde; mais à la maison, on donne aux plus chers, aux plus intimes, le *déshabillé* de son humeur et de ses manières : le masque flatteur est déposé, sitôt qu'on a franchi le seuil de sa propre maison; on n'a pour les siens, pour un frère, pour une sœur, pour une femme, pour un mari, que des formes rudes, acerbes, un ton brusque, quelquefois dédaigneux, et on viole, sans s'en préoccuper le moins du monde, les lois les plus vulgaires du savoir-vivre.

Est-ce là aimer?

Il me semble que, dans la société la plus intime, la plus familière, la politesse est plus indispensable même qu'ailleurs : des rapports journaliers exposant à quelques froissements : la politesse est cette ouate légère qu'on place entre les objets précieux, pour les empêcher de se briser, ou, tout au moins de se heurter.

Ma petite Antoinette a reçu deux leçons à la fois : elle a senti les avantages du respect et de la politesse; elle a compris les dangers de l'engouement.

(La suite à un autre numéro.)

## PROMENADES DANS PARIS.

### I

LA TOUR SAINT-JACQUES-LA-BOUCHERIE. — NICOLAS FLAMEL.

Pendant que le marteau des démolisseurs jette à bas tous les quartiers malsains et infects du vieux Paris, pour les remplacer par des rues larges et aérées, pour élever, à la place de masures effondrées ou de vieilles maisons incommodes, des constructions larges, régulières, luxueuses, qui ressemblent à des palais, les poètes et les antiquaires gémissent, comme si les conquêtes du génie moderne empiétaient sur leurs biens. De tous côtés, dans les journaux, dans les revues, dans les romans et les poèmes, ils déclament ou riment leurs doléances, en réclamant le *bornage* contre l'équerre de nos édiles, comme le demandent les propriétaires campagnards, pour arrêter les envahissements d'un voisin peu délicat.

C'est une manie, une sorte de prétexte à élégies dont nous regretterions fort de nous faire l'écho. Sans doute, à ces rues borgnes se rattachent des souvenirs et des légendes : c'est ici que naquit un homme illustre; c'est là que mourut un héros. Dans ces ruelles autrefois fermées le soir par des chaînes et ingénieusement obstruées le jour par des *tourniquets*, les ligueurs ont livré de terribles combats. Ces cloîtres qui entourent

les vieilles églises étaient jadis lieu d'asile, et c'est là que d'illustres criminels ont trouvé un abri contre la justice du bras séculier. Qu'importe? faisons des vers ou écrivons des légendes, poètes ou conteurs que nous sommes, et laissons les architectes aligner leur cordeau. C'est notre lot et c'est le leur. Il ne faut voler personne.

D'ailleurs, qu'est-ce que ces retours maladifs au passé? Pourquoi regarder en arrière toujours et en avant jamais? Eh! mon Dieu, ces rues neuves et blanches verront passer les armées triomphantes du génie industriel, elles seront le théâtre des conquêtes de l'avenir, elles garderont le souvenir des splendeurs modernes; elles seront aussi le berceau d'immortelles génies et se draperont de noir pour porter des deuils patriotiques. Le Paris du passé disparaît; le Paris de l'avenir s'élève.

Est-ce à dire qu'il faut laisser perdre les traditions et les légendes? Non, sans doute; comme nous le disions tout à l'heure, c'est notre rôle de les recueillir et de leur rendre, quand nous pouvons, leur vieille et touchante poésie.

Qui n'a aimé, pendant ses jours de mélancolie, à parcourir, le soir, quand ils sont devenus déserts, ces quartiers autrefois témoins des luttes ou des splendeurs de notre histoire? La place Royale, par exemple, et les belles rues du Marais, qui ont, certes, encore devant elles



un long avenir, mais qui sont plus oubliées par les Parisiens du dix-neuvième siècle que la cour des Miracles et la tour de Nesle ? les impasses obscures et les rues étroites qui grimpent le long de cette montagne Sainte-Geneviève, autrefois le camp retranché de messieurs les clercs et les bacheliers, et qui vont s'engloutir dans le large boulevard des Écoles ? les quartiers des Innocents, des Piliers des Halles, des Bourdonnais, etc., déjà disparus en partie pour faire place à la rue de Rivoli, et auxquels le suicide, récent encore, du malheureux Gérard de Nerval attache un triste souvenir de plus ?

Là-bas on voit défilér le cortège de la cour brillante de Louis XIII. On songe à Corneille et à Descartes, coudoyés par Théophile Cyrano et Scudéry ; au grand cardinal ; à l'infortunée Marie de Médicis ; aux longues épées, aux riches manchettes, aux feutres à plumes des fiers gentilshommes.

Dans la rue du Fouarre, dans la rue des Grès on suit en pensée la foule bruyante des futurs docteurs en Sorbonne, revenant gris de la foire du Landi, réclamant leurs privilèges exorbitants, bêtant pour ou contre Scott le Sabail ou Thomas d'Aquin, ou faisant mauvais parti aux tranquilles bourgeois, leurs innocentes victimes.

Rue de la Reynie, rue des Lavandières, rue des Écrivains, place du Chevalier-du-Guet, et dans tout ce quartier peu connu maintenant, on recueille à chaque pas les traditions de la vieille bourgeoisie parisienne.

Au milieu de ce tranquille pays de marchands et d'échevins, se dresse, comme un témoin oublié par le moyen âge, la vieille tour Saint-Jacques-la-Boucherie, près de laquelle errent encore la nuit des alchimistes entêtés, qui demandent aux statues gothiques le secret de l'élixir de longue vie, ou semblent fouiller la terre du regard pour entrevoir l'or caché sous ses fondations.

Où ! encore de nos jours, il est de pauvres fous qui cherchent au fond des cornues et des athanors (1) le secret de la transmutation métallique ! Dans les traditions hermétiques, certains monuments sont restés célèbres, car ils contiennent, selon les adeptes, le secret de l'œuvre, allégoriquement représenté dans leurs gargouilles ou leurs bas-reliefs.

Comme le dit Victor Hugo quand, faute de l'imprimerie, on ne pouvait transmettre ses idées par la presse, on cherchait à les sculpter dans la pierre. Ceux qui passaient devant les vieilles basiliques regardaient en rêvant les broderies de leurs arceaux, et comprenaient... ceci ou cela... au hasard de leur inspiration propre, car il est si facile d'expliquer les allégories de mille façons différentes !

Le portail Saint-Marcel à Notre-Dame de Paris et la tour Saint-Jacques-la-Boucherie étaient particulièrement célèbres parmi les alchimistes. J'ai des livres imprimés depuis moins de dix ans, mais profondément inconnus, où se trouvent encore des interprétations sérieuses et controversées de ces mystiques figures.

Reportons-nous en arrière de cinq ou six années seulement. Les ruelles étroites qui entouraient la tour Saint-Jacques existent encore. Il est minuit, tout re-

pose dans ce quartier où les boutiques ferment à sept heures. De temps en temps, passent en chantant des ivrognes qui reviennent des piliers des Halles ; mais leurs voix avinées s'éteignent bientôt dans le silence. Un homme, caché dans les plis d'un manteau sombre ou d'un vulgaire caban, erre comme une âme en peine dans les environs de la tour. Il observe avec anxiété les moindres figures, suit de l'œil les sinuosités capricieuses de tous les ornements, calcule les distances, les dimensions, les irrégularités même ; puis ouvre un vieux livre relié en parchemin, lit du latin barbare à la lueur tremblante d'un bec de gaz et regarde de nouveau.

Quand il a bien examiné la tour, il fait quelques pas, traverse la rue des Arcis, et s'en va examiner de même une vieille maison sise au coin de la rue Marivaux et de celle des Écrivains, interrogeant de l'œil les moindres recoins, comme s'il espérait y voir luire un trésor. Cet homme, je pourrais vous dire son nom, mais qu'importe ? — C'est un alchimiste, qui va tout à l'heure remonter dans sa mansarde et souffler le feu qu'il entretient depuis dix ans sous le même fourneau ; c'est un des rares chercheurs de la pierre philosophale, qui voudrait arracher à la maison célèbre le secret précieux de son premier propriétaire, maître Nicolas Flamel.

Qui fût entré dans cette maison vers huit heures du soir, la veille de la Chandeleur de l'année 1359, y aurait pu voir dans toute sa vérité typique un intérieur bourgeois du moyen âge.

Une salle basse, donnant sur la rue, était assez faiblement éclairée par une petite lampe suspendue au plancher, avec une canne percée de distance en distance de trous qui permettaient d'accrocher le luminaire plus haut ou plus bas, selon les besoins du service. Une sorte d'abat-jour couronnait la lampe, et laissait dans l'ombre toute une partie de l'appartement, en n'éclairant que par échappées les hauts dressoirs soigneusement frottés qui en garnissaient les parois. Cette lumière était placée au-dessus d'une longue table en bois de chêne sculpté, autour de laquelle étaient réunies huit ou neuf personnes : quelques jeunes gens, une femme d'un âge mûr et un homme de trente ans environ, qui semblait être le chef de cette petite assemblée.

Les jeunes gens, dont l'ainé n'avait pas plus de seize ans, portaient épée et toque à plume. Ils étaient courbés sur des manuscrits de gothique écriture, dont ils essayaient d'imiter les lettres et les ornements.

Quant au maître de la maison, enfoncé dans un large siège, la tête penchée sur un amas de parchemins noirs, qui supportaient un livre richement relié, il était complètement absorbé dans la contemplation de ce volume ; son front se plissait comme sous l'effort d'un travail aride ou d'une pénible recherche ; son œil bleu, ordinairement voilé, s'illuminait fréquemment, et semblait lancer des étincelles sur le livre qu'il tenait, et que sa main crispée interrogeait autant que ses yeux.

La digne matrone, assise en face de lui, observait en silence cette préoccupation. Dame Pernelle était une femme de quarante-cinq ans, à la physionomie placide et sereine. Elle était simplement vêtue du costume du temps, mais, malgré leur simplicité, ses vêtements indiquaient l'aisance. Sa robe de laine brune était fine et chaude, et la toile de sa guimpe et de sa

(1) Fourneau dans lequel on obtient à volonté divers degrés de chaleur et dont les alchimistes se servaient pour leurs opérations.



cornette éclatait de blancheur; cette blancheur, sur laquelle venaient jouer les jets vacillants de la Lampe, faisait admirablement ressortir les tons mats et ivoirins de son front et de ses joues. Son visage, sur lequel les années n'avaient laissé que juste assez de traces pour lui donner de la dignité, respirait le plus grand calme, la quiétude la plus entière. On aurait été tenté de la prendre pour une imposante statue, si le travail actif de ses doigts, qui faisaient mouvoir avec agilité les aiguilles d'un fin tricot, n'eût décelé la femme et la ménagère. Sans interrompre son travail, elle promenait ses regards des élèves, qui entouraient la table, au lecteur préoccupé, qui, pour le moment, restait totalement étranger à ce qui se passait autour de lui.

Dans le fond de la salle, sous le vaste manteau d'une cheminée où brillait un feu clair, une servante, paraissant aussi proprement habillée pour son état que sa maîtresse l'était pour le sien, filait une quenouille de lin, à la pâle clarté d'une chandelle de résine qui, fichée entre les tentes des pierres de l'âtre, lançait sa flamme et sa fumée sur la chambrière, et laissait tomber des gouttes sur le poil lisse d'un gros chat roux endormi près du foyer.

Des meubles de chêne, des biseries aux panneaux desquels pendaient seulement quelques tableaux d'écriture, encadraient cette scène tranquille et sombre, digne du pinceau de Rembrandt.

Il régnait dans cet intérieur une propreté minutieuse, un ordre presque rigoureux, unis à un aspect confortable, qui peignait bien l'honnête et sévère bourgeoisie du quatorzième siècle.

Le plus religieux silence continuait d'être observé dans la salle basse de la rue Marivaux. On n'entendait que la respiration égale du maton, le bruit régulier des aiguilles de dame Pernelle et les coups retentissants des heures qui sonnaient à la tour Saint-Jacques la-Boucherie, alors à peine achevée. L'écritain ne devait croire que le silence n'était pas si rigoureux d'ordinaire, car la digne bourgeoise qui semblait, de droit, la présidente de cette petite assemblée, paraissait inquiète. Elle ralentissait son tricot, faisait entendre une petite toux significative, et levait de temps en temps les yeux sur son vis-à-vis.

Celui-ci était tellement occupé, qu'il ne s'apercevait pas le moins du monde de ce manège. La matrone se piqua de curiosité, et avança la tête pour voir le livre qui absorbait à ce point son mari, et, après quelques efforts infructueux, elle se décida à rompre le silence.

— Messire mon époux, dit-elle, point ne dériderez-vous votre front avant le couvre-feu? Je crois, Notre-Dame me vienne en aide! qu'avez-vous trouvé riche trésor, car oubliez votre écriture et vos paternostres!

— Dites peut-être vrai, ma mie, et puis vrai que ne pensez! répondit l'écritain, qui leva enfin la tête.

— Ah! dit-elle; eh bien donc, faites voir!

— Oh! oh! ma mie et chère épouse, point n'est votre affaire! reprit-il en fermant le livre et en le couvrant avec soin, point n'est votre affaire, et point même n'est mienne non plus, mais celle de grands clercs et savants.

— Mais qu'est-il, maistre Nicolas? demanda-t-elle avec une curiosité évidente.

— Est, vous dis-je, affaire de clercs.

— Faites voir.

— Point n'est votre affaire.

— Mais encore, monstrez-le, mon maistre.

— Votre tricot point ne s'avance de tels discours, reprit le mari avec une expression décidée qui paraissait proscrire toute nouvelle question.

En effet, dame Pernelle se tut et reprit son travail; mais ses mailles ne couraient plus avec la même vivacité et fréquemment elle posait son ouvrage sur la table pour regarder son seigneur et mari plus à l'aise, et tâcher de deviner par sa physionomie ce que pouvait contenir ce livre qu'il voulait lui cacher.

Peu à peu les jeunes gens qui semblaient être ses élèves avaient abandonné leur occupation, et, comme la digne matrone, restaient ébahis devant lui. Dame Pernelle éleva encore une fois la voix pour rappeler à son mari qu'il était l'heure de les envoyer coucher. D'un ton bref, il leur donna quelques conseils, revint leurs copies, les fit acheminer, puis, après les prières d'usage que chacun répéta avec un pieux recueillement, ils sortirent en jetant un furtif regard sur le gros livre doré placé devant maître Nicolas.

Ce personnage était un homme de taille moyenne, ni mince ni gros, ni beau ni laid, mais dont la physionomie indiquait la bienveillance et la droiture. Né à Pontoise, sur la paroisse de Notre-Dame, il était venu de bonne heure à Paris, et avait pris au charnier des Innocents, une échoppe d'écrivain public. Son talent et sa bonté lui avaient acquis le cœur de tous ceux qui l'entouraient; homme de bien par excellence, il avait de nombreux amis, contentait ses élèves et leurs parents, et vivait en bonne intelligence avec son voisinage et sa paroisse.

Aussi, dans tout le quartier ne parlait-on qu'avec un certain respect de maître Nicolas Flamel, écrivain, libraire juré en l'université et bonzeois de Paris.

L'état d'écrivain public éprouvait alors à peu près à ce lui de notaire; et si, de plus, l'artiste savait galamment éblouir les pages des missels, et paraître sur le front-pièce et les gardes d'eux, l'image de madame la vierge Marie et des saints et saintes du paradis, il se faisait vite une réputation. Flamel excellait à tous ces menus suffrages, aussi était-il célèbre, et venait-on de très-loin lui apporter à copier les parchemins de famille et les manuscrits rares.

Dès que, par une conduite sage et prudente, l'écrivain eut réalisé quelques économies, il songea à se marier. Ne fallait-il pas une bonne femme de ménage pour sauvegarder ses petits revenus?—La renommée du quartier désignait Claude Pernelle comme une savante bourgeoise et une bonne ménagère, assemblage bien rare à cette époque. De plus, elle était deux fois veuve et avait hérité de ses deux époux. Nicolas jeta les yeux sur elle, et lui fit agréer ses soins.

Quoique beaucoup plus âgée que son mari, Pernelle le rendit heureux par la douceur de son caractère et les bons soins qu'elle lui prodigua. Leur ménage fut même cité en exemple, et cette union touchante est restée aussi célèbre que le nom de l'écrivain public.

La réunion de leurs petits biens permit aux époux d'entreprendre un commerce alors fort lucratif: à la profession d'écrivain public le mari joignit celle de libraire; et dans ce nouveau commerce, comme en toutes choses, l'imagier n'eut qu'à se louer de sa digne compagne, qui songeait autant, sinon plus que lui, au bien et profit du ménage.

Pour exploiter sa librairie, Nicolas Flamel dut abandon-



donner le charnier des Innocents, et venir habiter le nouveau quartier qu'avaient choisi ceux de son état. Un emplacement se trouvait vide au coin de la rue des Écrivains, en face Saint-Jacques-la-Boucherie. Il y fit construire la maison en deux corps de bâtiment qui existait encore il y a peu de temps.

Un de ces bâtiments servait à loger quelques jeunes seigneurs, que la réputation de Flamel lui avait attirés pour élèves et pensionnaires; l'autre était l'habitation de maître Nicolas, de sa femme, de Marguerite la Quesnel leur servante, et de deux valets.

C'est dans ce dernier corps de bâtiment que se trouvait la salle basse où nous venons de voir l'écrivain, plongé dans la contemplation d'un livre mystérieux, contemplation de laquelle ne pouvaient le tirer ni les remaqués de dame Pernelle, ni les sauts de son chat, qui, irrévérencieusement grimpé sur la table, s'était saisi du peloton de laine de sa maîtresse et le promenait en entraînant avec lui l'ouvrage abandonné, sans que Pernelle, d'ordinaire si soigneuse, songeât à le lui retirer.

Évidemment, il se passait quelque chose de bien extraordinaire dans le cerveau de maître Nicolas. Quant à sa femme, elle était fille d'Eve et de plus bonne épouse, ce qui expliquait suffisamment l'anxiété qui s'était emparée de toutes ses facultés.

Marguerite, la servante, avait quitté le coin de l'âtre pour aller se coucher; le couvre-feu était sonné, et l'imagier, toujours dans la même position, n'entendait pas sa femme, qui fut obligée de lui répéter trois fois qu'il était temps de gagner son lit.

Ayant enfin entendu, il ferma son livre avec un profond soupir, le serra soigneusement dans un haut bahut dont il prit la clé, puis se mit en prière, et y resta près d'une heure, après quoi il se coucha, sans adresser une parole à la bonne Pernelle, qui avait les larmes aux yeux de voir son mari sous l'empire d'une préoccupation si concentrée, quand, d'ordinaire, il était si communicatif avec elle.

Outre leur maison particulière, les écrivains publics avaient aussi la classique baraque, qui s'est conservée jusqu'à nos jours comme attribut de la profession. Plusieurs écrivains étaient alors de riches bourgeois, comme Jean Harengier et Ansel Chardon, contemporains de Flamel, qui possédaient des maisons presque contiguës à la sienne, et dont le dernier était même marguillier de la paroisse Saint-Jacques-la-Boucherie. Cependant, ils restaient toujours fideles à l'usage de l'échoppe, qui était, pour ainsi dire, considérée comme l'enseigne de l'écrivain. C'était là qu'on le trouvait le jour, ou à son défaut un apprenti qui faisait sa besogne et donnait son adresse.

Flamel avait deux échoppes en face sa maison et entre les piliers de Saint-Jacques-la-Boucherie. Ces échoppes étaient très-étroites; celle où il se tenait d'ordinaire, dit Sauval, avait seulement deux pieds et demi de long sur deux de *lez*. Cet espace suffisait à son tabouret et à son bureau; mais il parut sans doute trop exigü à d'autres écrivains, car après sa mort son échoppe resta très-longtemps à louer, et ce ne fut que bien plus tard que la paroisse trouva à la louer huit sols parisis par an.

Le jour qui suivit la soirée que nous venons de décrire, il s'y rendit de bonne heure.

Il n'avait pas prononcé un mot sur le sujet qui intéressait tant Pernelle, il lui avait dit adieu avec douceur,

avant de partir, et semblait revenu à ses habitudes ordinaires.

Cependant, il avait emporté avec lui le livre mystérieux, au grand effroi de sa femme. Vers le milieu du jour elle traversa la rue pour aller le saluer. Hélas! maître Nicolas avait repris son attitude de la veille; il était plongé dans la lecture du livre doré, désormais l'ennemi de son repos. Cette fois Pernelle ne dérangea pas son mar, elle resta muette chez elle, priant Dieu et la bienheureuse vierge Marie de la protéger elle et son époux; car il lui semblait que quelque grand malheur planait sur la maison.

Plusieurs jours se passèrent ainsi: Pernelle ayant peine à contenir son agitation, et Nicolas lisant et relisant le mystérieux volume. Peut-être l'excellente femme eût-elle à la fin réussi à vaincre sa curiosité; mais voilà qu'une nuit, elle s'aperçoit que son époux quitte la couche conjugale pour aller, à la pâle clarté de la lampe, consulter encore le bouquin qui absorbait sa vie.

Alors elle n'y tint plus. Jamais auparavant l'union du mariage n'avait été troublée, jamais Flamel n'avait eu de secrets pour l'épouse qui partageait ses travaux, ses pensées et ses projets; elle se prit à pleurer, et interrogeant son mari avec une voix pleine de douceur et de prière:

— Mon cher seigneur et époux, lui dit-elle, ai-je donc démerité de vous, que me cachez ainsi vos peines et vos intérêts? N'ai-je pas toujours été votre fidèle servante et épouse, partageant avec vous biens et maux? Or dites-moi, je vous en prie, quelle inquiétude le vous a ainsi depuis la feste?

La tendresse de Pernelle toucha Flamel.

— Attendez, ma mie, que soyons en sûreté, dit-il. Et après avoir soigneusement fermé les portes, il lui raconta comment, ayant été appelé quelque temps auparavant chez un riche libraire pour y faire le catalogue, il avait trouvé par hasard un livre fort curieux, sous le rapport de l'extérieur et de la calligraphie, et surtout par les matières dont il traitait. Le contenu de ce livre n'était autre chose que toutes les explications nécessaires pour arriver au secret si envié de la transmutation métallique. Etourdi de cette découverte, l'écrivain avait demandé à l'auteur, et pour la somme de deux florins il s'en était rendu possesseur. Depuis ce temps, il ne rêvait plus que du grand œuvre et du moyen d'arriver à faire de l'or.

Pernelle demanda à voir le livre, et Nicolas consentit à le lui montrer. C'était un beau volume, peint jusqu'à la couverture, et revêtu de cuivre bien ouvragé. Les feuilles, dit Nicolas Flamel, dans ses ouvrages, étaient « d'escorces défilées... gravées d'une très-grande industrie, et écrites avec pointe de fer. » L'écriture était « latine, belle, nette et colorée, » et elle contenait « de belles figures enluminées. »

Sur le premier feuillet, on lisait en lettres capitales et dorées:

*Abraham, prince, prêtre, lévite, astrologue et philosophe, à la nation des Juifs, que l'Ére de Dieu a dispensée dans les Gaules, salut.*

Au-dessous étaient écrites, en manière de préface, de violentes imprécations et des malédictions terribles contre celui ou ceux qui jetteraient les yeux sur ce livre, s'ils n'étaient Juifs, sacrificateurs ou scribes. Ve-



naient ensuite plusieurs consolations à l'adresse des coréligionnaires du rabbin.

Puis Abraham enseignait la transmutation métallique « assez clairement, » disent les adeptes de la grande science; mais, par malheur, le premier agent n'était point indiqué, et comme c'était la clé de tout l'ouvrage, grande devenait la difficulté de mettre le reste en pratique.

Cependant le livre mystérieux de Flamel était autant écrit en peintures et hiéroglyphes, qu'en caractères lisibles; ainsi, chaque septième feuillet était sans écriture et peint avec beaucoup de finesse et de soin. — Le premier septenaire représentait une vierge et deux serpents qui s'engloutissaient l'un dans l'autre; le second une croix, sur laquelle était un serpent crucifié, enfin le troisième des déserts immenses, au milieu desquels coulaient plusieurs sources brillantes; de ces sources sortaient des serpents qui couraient de côté et d'autre.

Or, les philosophes prétendent qu'au quatrième septenaire et au cinquième, le premier agent était peint avec beaucoup d'art, et représenté d'une manière intelligible à ceux qui savaient entendre les livres hermétiques.

Flamel nous a conservé la description de ces feuillets peints sur le recto et le verso.

La première figure du quatrième représentait un jeune homme avec des ailes aux talons, portant à la main un caducée, avec lequel il frappait sur le casque qu'il portait sur la tête. Les attributs de ce jeune homme ressemblaient à ceux que les peintres donnent généralement au dieu Mercure. Ce premier personnage était attaqué par un vieillard qui paraissait représenter Saturne ou le Temps, et accablait au combat les ailes étendues. Il portait sur la tête une horloge et dans ses mains une faux, de laquelle il cherchait, dans sa fureur, à trancher les pieds du jeune homme.

Le verso de ce feuillet montrait, sur le sommet d'une haute montagne, une belle fleur ébranlée par l'Aquilon; elle avait la tige bleue, les fleurs blanches et rouges, et les feuilles aussi brillantes que l'or le plus fin. Autour étaient les dragons et les griffons d'Aquilon, qui s'y étaient logés et y faisaient leur nid.

Le cinquième feuillet représentait un beau jardin, au milieu duquel était un rosier en fleur, appuyé contre le tronc d'un chêne creux. Au pied de quelques beaux arbres, était une fontaine d'où jaillissait une eau très-blanche qui bouillonnait et s'allait précipiter dans un abîme. Cette eau formait un petit ruisseau brillant, et passait en courant dans le jardin devant une foule de gens qui semblaient fouiller la terre en la cherchant avec avidité, et cependant ne la voyaient pas.

En retournant la page de ce feuillet, on apercevait un roi qui, brandissant un cimier, faisait égorger devant lui par des soldats une foule de jeunes enfants, dont les mères désolées se jetaient en pleurs aux pieds des bourreaux. Le sang des enfants était soigneusement recueilli par d'autres soldats, dans un grand vaisseau, où se venaient baigner le soleil et la lune.

« .... Ayant devant moi ce beau livre, dit Flamel, je ne faisais jour et nuit qu'y étudier.... Ne sachant point avec quelle matière il falloit commencer, ce qui me causait une grande tristesse, me tenoit solitaire et faisoit soupirer à tous moments. Ma femme Pernelle.... laquelle j'avois épousée depuis peu, étoit tout étonnée de cela, me consolant et me de-

» mandant de tout son courage si elle pouvoit me » délivrer de fascherie.

» J'aimois, continue-t-il, cette nouvelle épouse » autant que moi-même; je ne pus tenir ma langue » que ne lui disse tout. Les belles convertisseurs, graveures, images et pourtraicts l'éblouirent; elle en fut autant amoureuse que moi-même. »

Voilà donc dame Pernelle admise à contempler ces belles images, qui, suivant les rêveries hermétiques, renfermaient le secret de faire de l'or avec les métaux impurs, et de composer cet élixir fameux qui guérissait de tous les maux et conservait éternellement la vie.

Comme les alchimistes de profession, elle se persuadait que le soleil et la lune représentaient évidemment l'or et l'argent, tandis que les allégories précédentes figuraient les transformations successives du magistère (1). Le sang des petits enfants était à coup sûr la poudre de projection, et l'on sait que la poudre de projection était précisément cet agent précieux que les adeptes passaient leur vie à chercher, et qui, jeté dans les métaux en fusion, les transmutait en or.

La pauvre femme, comme son mari, admirait, cherchait, espérait, mais comprenait encore moins que lui. Seulement son bon cœur la faisait gémir sur les maux endurés par Nicolas Flamel, qui, sans cesse tenant ce livre, soupirait nuit et jour, perdait toute gaieté, et semblaient ne plus vivre que par l'espoir d'être un jour maître du grand secret.

Pour lui complaire elle s'y absorbait aussi, et c'était un curieux spectacle que de voir l'écrivain de la rue Marivaux et sa digne compagne assis des journées entières près d'une table, le livre ouvert devant eux, sans parler, mais concentrant toutes les forces de leur intelligence à déchiffrer ces hiéroglyphes amphibologiques; la découverte de la pierre philosophale était devenue chez eux une passion ardente, et pour obtenir la révélation du premier agent, ils firent des neuvaines à tous les saints, et des vœux pour la restauration, l'élévation et l'entretien de toutes les églises, de toutes les chapelles et de tous les hôpitaux.

Mais, hélas! le temps s'écoulait et les recherches des bourgeois étaient inutiles. — Désespérant de trouver seuls la solution du grand problème, ils se décidèrent enfin à admettre chez eux quelques grands clercs et savants, pour regarder, non le livre, toujours caché à tous les yeux, mais diverses figures que Nicolas Flamel avait copiées et qui étaient exposées chez lui.

« La plupart d'iceux, dit-il, se moquèrent de moi » et de la bête pierre, fors un appelé M. Anseaulme, » qui étoit licencié en médecine. » Celui-ci expliqua à Nicolas quelques allégories hermétiques, et promit de plus amples explications s'il voyait le livre; mais l'imagier ne put jamais se décider à le lui montrer, et les recherches en restèrent là pour cette fois.

Alors maître Nicolas et sa femme firent un retour sur eux-mêmes. Ils réfléchirent que pour ce livre merveilleux ils abandonnaient leur commerce, et se repentirent de cette conduite imprudente, qui leur faisait négliger leur bien présent pour des trésors imagi-

(1) Le magistère était la matière de la pierre philosophale. Cette matière passait successivement par toutes les couleurs du prisme en partant du blanc pour arriver au rouge. Quand elle étoit rouge, elle se desséchait et devenait friable; c'étoit alors la poudre de projection.



naires. Ils se remirent donc à leurs travaux usuels, et ne donnèrent plus que leurs moments de loisir à la lecture du terrible volume. . . . .

Vingt et un ans se passèrent de la sorte, le bon ménage vieillissait doucement, partageant son temps entre la recherche de l'absolu, toujours infructueuse, et le commerce, qui prenait chaque jour une plus grande extension en leur procurant une belle aisance.

Mais les années, en s'accumulant sur leurs têtes, n'avaient pas refroidi leurs cerveaux; Nicolas surtout, âgé alors seulement de cinquante-deux ans, poursuivait sans cesse de ses desirs la trouvaille du grand œuvre.

Un soir en rentrant il dit à Pernelle :

« Chère épouse, ai fait vœux à Dieu et à monsieur » saint Jacques de Galice, pour demander l'interprétation des figures du grand livre à quelque sacerdot » juif; aussi vais-je partir pour Compostelle, car plus » ne peux vivre ainsi en attente et anxiété. »

Pernelle pleura beaucoup, puis elle se résigna, et Nicolas partit la gourde et le bâton de pèlerin à la main, laissant à sa femme le gouvernement de sa maison et de ses affaires.

Le voyage fut long et pénible, mais la foi le soutenait, et quoiqu'il ne fût plus un jeune homme, maître Flamel partit presque avec enthousiasme pour son long pèlerinage. Il l'accomplit courageusement, et s'agenouilla, après de longs jours de marche, dans l'église de Saint-Jacques de Compostelle, devant le tombeau du bienheureux saint. — Puis, ayant fait son vœu et confiant en la protection du saint, il se remit en chemin pour revenir dans sa patrie.

Un jour que, près de la ville de Léon dans les Asturies, il s'était assis exténué de fatigue auprès d'une petite croix grossièrement sculptée, placée à l'entrée d'un village, il vit un vieillard à la barbe blanche, aux yeux profondément creusés par les veilles et les fatigues, qui venait se reposer près de lui. Nicolas salua l'étranger en français, et grand fut son étonnement lorsqu'il entendit le vieillard lui répondre dans la même langue. — Croyant trouver un compatriote, il s'empessa d'entamer la conversation. Alors le vieillard lui raconta qu'il était un médecin juif converti récemment, et qui depuis sa jeunesse n'avait jamais cessé de s'occuper des sciences occultes. Il ajouta qu'il était venu dans les Asturies pour fermer les yeux à un de ses parents, et qu'il allait reprendre le chemin de la France, où sa famille était établie.

A ce récit, Nicolas Flamel se sentit inondé de joie. N'était-ce pas là le savant juif qu'il demandait à Dieu? Imitant la confiance du médecin, qui s'appelait maître Canche, il lui raconta aussi sa vie, ses espérances, ses déceptions, et enfin le but de son voyage.

Maître Canche l'écouta avec attention, et lui offrit de faire route avec lui. Cette proposition ayant été acceptée avec plaisir, les deux nouveaux amis prièrent ensemble au pied de la croix où ils s'étaient rencontrés, et prirent le chemin de France.

La nouvelle de la découverte du fameux livre, qui avait de la réputation parmi les Juifs, combla de joie l'adepte israélite. Flamel n'avait pas emporté avec lui son trésor; il l'avait laissé à la garde de la sage Pernelle, et s'était borné à prendre des extraits et la copie des principales figures. — Sur ces simples données, maître Canche donna des explications lumineuses qui

firent entrevoir au bourgeois le secret tant désiré; mais pour achever la révélation, il fallait voir le livre tout entier. Pleins d'espoir, ils se dirigèrent en toute hâte vers Paris.

Le voyage s'accomplit heureusement jusqu'à Orléans; là, le médecin juif, qui était fort âgé, fut pris d'une violente maladie. Les cordes de la vie étaient usées chez maître Canche, et malgré les soins empressés de Nicolas, au bout de quelques jours il rendit son âme à Dieu, laissant le pauvre écrivain dans la plus grande désolation.

Nicolas Flamel, après avoir fait enterrer son ami, avec de belles cérémonies, dans l'église de Saint-Croix, reprit, tout consterné, le chemin de Paris, où Pernelle l'attendait en usant les grains de son chapelet à prier pour le succès de l'entreprise commune.

Quoiqu'il ne les eût pas comprises entièrement, les explications de maître Canche avaient néanmoins ouvert l'entendement de Nicolas. — Il redoubla, ainsi que sa femme, de prières et de dévotes oraisons. Plein de courage et d'espérance, il essaya diverses opérations selon les difficiles recettes du médecin juif, et au bout de trois ans d'efforts, il arriva enfin à accomplir sa première projection.

En présence de la seule Pernelle, selon les légendes, il convertit une demi-livre de mercure en pur argent, meilleur que celui de la mine. « Ce fut, » dit-il, le 17 janvier, un lundi, environ à midi, en ma » maison, l'an de la restitution de l'humain lignage » 1382. »

Cette date est contestée par les alchimistes, mais qui mieux que Nicolas lui-même pouvait la préciser?

Toujours d'après les mêmes traditions, ce fut le vingt-cinquième jour d'avril de la même année qu'il arriva enfin au but de ses travaux. — « En présence » de Pernelle seule, dit-il encore, en la même mai- » son, le vingt-cinquième jour d'avril suivant de la » même année, sur les cinq heures du soir, je trans- » muai véritablement en quasi autant de pur or, » meilleur que l'or commun, une semblable quantité » de mercure. »

Ce fut la seconde projection du nouvel adepte, qui ne renouvela plus qu'une fois ses expériences, et non plus pour s'enrichir, mais, dit-il, « pour observer les » admirables ouvrages de la nature. »

Au milieu de ces figures à demi fantastiques des alchimistes du moyen âge, c'est un type étrange que celui de Nicolas Flamel. Nous sommes loin du vieillard voûté, au corps anguleux, aux yeux caves, ou inquiets, qui interroge tous les mystères et invoque jusqu'à l'enfer, en soufflant la nuit et le jour ses fourneaux inextinguibles. C'est, au contraire, un simple et honnête écrivain public, travailleur, économe, pieux, rangé, jouissant, dans son corps d'état et dans sa paroisse, de la meilleure réputation; bon époux, bon chrétien, et fidèle sujet.

Hors de ce livre mystérieux et de ses rêveries, Nicolas Flamel reste bourgeois de Paris, et rien de plus; il cherche la transmutation métallique, non par amour de la science, mais par amour de la richesse et de la longue vie. Il ne livre pas son âme à Satan, il ne prie que Dieu, et il le prie avec ferveur, parce que ses vœux sont purs et naïfs.

Lorsque, près d'arriver au comble de ses desirs, devant son foyer, la tête appuyée dans ses mains, les pieds sur ses massifs cheneux, il songe à la pierre phi-



iosophale, le rêve doré qui le soutient et l'encourage, ce n'est pas un rêve de gloire, ce n'est pas non plus une aspiration ardente vers l'inconnu, vers la science infinie; non, car Nicolas Flamel n'est l'émule ni d'Albert le Grand, ni de Roger Bacon, ni d'Arnaut de Villeneuve, ni de Raymond Lulle, dont les figures, moitié terrestres et moitié fantastiques, ont traversé leurs siècles comme de sombres et menaçants météores. — Il ne voit, dans la trouvaille de l'absolu, que le moyen de créer assez de sols parisis pour compter parmi les notables de sa bonne ville, acheter des maisons, doter des couvents et des hôpitaux, fonder des rentes, construire des églises et des hôtelleries où il pourra se faire porter dans toutes les attitudes, accompagné de sa femme et même de sa servante.

Devenus riches, au comble de leurs désirs, l'écrivain et son épouse, n'oublièrent ni leurs vœux, ni les projets qu'ils avaient formés jadis au temps de leurs travaux et de leurs recherches. Tout en continuant de travailler, et en vivant « honnêtement et selon leur état, » ils prodiguaient leurs dons aux monuments religieux, et portaient haut l'étendard de la bourgeoisie parisienne. Tout le quartier Saint Martin vénérât en eux les plus riches et les plus dévots des bourgeois de l'époque. Au lieu de vouloir sortir de leur condition, ils avaient sagement conservé leurs anciennes habitudes, continuant à manger dans de la vaisselle de terre, gardant leur unique servante, la Quesnel, et ne faisant profiter de leurs richesses que les pauvres ou les établissements consacrés au Seigneur.

Cependant, au milieu de cette prospérité un événement cruel vint troubler la vie de Nicolas Flamel. Sa bonne épouse Pernelle passa de vie à trépas. — Avant de mourir, elle avait, par un testament, laissé tout son bien à son seigneur et mari, en lui octroyant la faculté de l'employer, selon son bon plaisir, en fondations pieuses.

Elle rendit son âme à Dieu le mardi 11 septembre 1397. Selon son vœu, Nicolas Flamel la fit inhumer au charnier des Innocents, où il lui éleva un tombeau chargé de figures et d'hiéroglyphes, et dont lui-même composa l'épithaphe en vers. Ensuite, voulant sagement employer le bien de sa femme, il fit quelques dons à la sœur de Pernelle et à ses neveux, il en prit même un sous sa protection spéciale, et continua ses fondations de chrétien et ses constructions de bourgeois clairvoyant et aisé.

C'est ainsi qu'il dota sept paroisses, et qu'il fit successivement construire une seconde arcade au charnier des Innocents, un portail à Sainte-Geneviève-des-Arènes, un autre à Saint-Gervais, et une belle maison rue Montmorency, où il logeait, dit-on, des pauvres gens presque gratis. — Il y avait une inscription sur cette maison qui indiquait seulement pour les locataires l'obligation « de dire chacun jour une *patenostre* et un *Ave Maria* pour le salut des trépassés. »

Toutes ces constructions étaient ornées de sculptures et de gravures fort curieuses, qui représentaient Pernelle et l'écrivain à toutes les époques de leur vie.

Ainsi, au portail qu'il avait fait construire à Saint-Jacques-la-Boucherie, en face de la rue des Ecrivains, on voyait sa statue en pierre et celle de Pernelle. Il était représenté à genoux, sa tête nue, vêtu d'une robe longue, ayant à son côté l'écrivoire, attribut de son métier.

Ce portail fut muré en 1781, et les sculptures fu-

rent enlevées; mais on continua de lire dans l'église l'inscription suivante :

« Feu Nicolas Flamel, jadis escrivain, a laissé par son testament, à l'œuvre de cette église, certaines rentes et maisons qu'il a acquiescées et achetées de son vivant, pour faire certain service divin et distribution d'argent, chacun an, par aumosne, touchant les Quinze-Vingts, Hostel-Dieu et autres églises de Paris. »

Toutes les sculptures que Nicolas Flamel fit exécuter, tant à Saint-Jacques-la-Boucherie qu'au charnier des Innocents et sur la façade de ses maisons, ont été l'objet d'études et de controverses parmi les antiquaires et les alchimistes. Pierre Arnaud publia en 1612 un travail sur *« les Figures hiéroglyphiques de Nicolas Flamel, avec l'explication d'icelles par icelui; »* et depuis, comme nous le disions au début de cet article, des rêves de toutes sortes ont retu les bouquins et tourné cent fois autour des figures sans y trouver cependant le secret du grand œuvre. Il est vrai qu'ils ont eu la satisfaction d'y voir mille allégories bizarres, et de s'apercevoir, entre autres belles choses, que l'écrivoire de l'écrivain public, par exemple, « représente un vase emblématique ayant trois parties distinctes, » et ne formant qu'un seul tout comme la Trinité, « expression d'un seul Dieu! »

Hélas!.. allez, alchimistes, allez, fous de tous les temps et de tous les âges! Cherchez la pierre philosophale et l'élixir de longue vie dans les sculptures informes du riche bourgeois ou dans les grimoires des adeptes trompés, qui veulent à leur tour abuser leurs successeurs!... Et puis, les de recherches, las de tromperies et de déceptions, venez à votre tour vous coucher dans la tombe que la mort creuse pour tous. Et vous trouverez alors pour dernier mot de vos efforts que la richesse infinie et la vie éternelle ne se rencontrent qu'au delà de ce monde!

Si Nicolas Flamel fut un fou, au moins sema-t-il assez de bonnes actions autour de lui pour faire excuser ses erreurs. Il enrichit non-seulement les fondations pieuses, mais encore ses amis et ses serviteurs. Marguerite Quesnel, sa fidèle servante, put acheter une maison avec le produit de ses dons; et comme elle mourut la première, elle la lui rendit en legs : « Par la bonne amour et affection qu'elle avait pour lui, » dit-elle dans son testament.

Nicolas Flamel vécut jusqu'au 22 mars 1418. Il s'éteignit doucement, sans regretter la vie, sans craindre la mort, et ne laissant que des amis.

Sa longue vie s'était écoulée sans tourments extérieurs. Jamais il n'avait été inquiété par l'autorité ecclésiastique. Le bras séculier s'appesantit bien sur lui un instant quand le bruit de sa fortune et de ses acquisitions parvint jusqu'à la cour; mais il paya et tout fut dit. A cette époque désastreuse de notre histoire, on sait qu'il arrivait fréquemment que les gens du roi mettaient à contribution les riches bourgeois. Il en fut donc pour Flamel comme pour les autres, et non davantage.

Les historiens ont beaucoup contesté la source de ses richesses. Les uns l'accusent de s'être approprié les biens des juifs chassés de France; les autres d'avoir fait l'usure toute sa vie. Mais Lenglet-Dufresnoy a victorieusement réfuté la première hypothèse, en prouvant par des dates que l'une des proscriptions des Juifs remontait à deux siècles avant les



projections de Flamel, et que l'autre leur était postérieure. Quant à la seconde, elle est peu admissible, en présence des témoignages d'estime et d'affection des contemporains de l'écrivain public. Ne serait-il pas plus simple de croire que Nicolas Flamel s'enrichit comme Jacques Cœur, par le commerce et le travail, ou bien encore, si l'on veut absolument à ses richesses une origine soudaine, qu'il découvrit un trésor?

Mais alors, quel fantastique entourerait la figure de cet écrivain-notaire du moyen âge, qui fut le bienfaiteur et le propriétaire de tout un quartier de Paris, et fit sculpter son portrait et celui de sa femme sur les monuments publics et les cathédrales?

Non, non ! il vaut bien mieux dire, avec les alchimistes, qu'il légua son secret à son neveu Perrier, lequel le transmit de siècle en siècle dans sa famille, jusqu'au règne de Louis XIII, où un Perrier, alors médecin, l'enseigna à un nommé Dubois, dont les projections ont été célèbres.

Il vaut bien mieux croire la légende, qui raconte que Nicolas Flamel et Claude Pernelle vivent encore de par le monde; que deux fois, et à vingt et un ans de distance, on a enterré, au charnier des Innocents et à Saint-Jacques-la-Boucherie, une bûche au lieu d'un cadavre; que Pernelle a attendu Nicolas dans les montagnes de la Suisse, et que de là tous deux sont partis pour parcourir la terre en menant joyeuse vie.

Paul Lucas, l'antiquaire de Louis XIV, ne les a-t-il pas rencontrés dans son voyage en Grèce? et ne lui

on-ils pas raconté eux-mêmes comment ils avaient été rajeunis en pleine vieillesse et guéris en pleine agonie par l'usage de l'élixir parfait ou médecine universelle?

Les traditions hermétiques assurent que Nicolas Flamel a enterré un rayon de soleil sous la tour Saint-Jacques-la-Boucherie et des trésors dans sa maison de la rue des Écrivains. Depuis le quatorzième siècle, les alchimistes ont fouillé cent fois la maison de fond en comble. Pour le rayon de soleil enfoui sous la tour, il est de foi parmi les adeptes que le temps en a fait une mine d'or, et l'on s'étonnerait du nombre de demandes adressées, même de nos jours, à la ville de Paris, pour obtenir l'autorisation de faire des fouilles, s'il fallait s'étonner de quelque chose, en notre siècle de folie.

Soyons sûrs que lors du percement de la rue de Rivoli, l'homme au marteau et quelques autres sont venus interroger d'un œil fiévreux et inquiet les fondations des maisons voisines, en rêvant de creuser sous le sol un conduit mystérieux, une mine, un puits, n'importe quelle tranchée enfin, pour arriver en secret jusqu'au rayon d'or!

Et qui sait? Peut-être un jour, quand la tour sera tout à fait tombée en ruines, se trouvera-t-il un alchimiste assez riche et assez fou pour acheter et payer en bon or frappé à la Monnaie le droit de chercher, sous les débris, l'or fabuleux de l'écrivain public!

CLAUDE VIGNON.

## LE BUREAU DE POSTE

Tous les lieux de la terre se distinguent par quelque particularité. Or, ce qui caractérisait plus spécialement la ville de Dalton était le goût de la conversation; — j'entends ce genre de conversation qui consiste, selon la définition du Dictionnaire de Johnson, à discourir sur tout ce qui ne nous regarde pas. Chacun savait ce que chacun y faisait, et même un peu davantage. Paroles ou actions, tout appartenait au public. Dans la ville entière, vous n'eussiez pas rencontré l'apparence d'un secret.

Il existait une certaine mistress Mary Smith, de qui l'on racontait l'histoire suivante : Mistress Mary Smith était une dame âgée qui vivait d'une pension de l'Etat, et se faisait gloire de posséder chez elle, comme toute personne comme il faut, le luxe de deux salons contigus. Elle avait un jour invité quelques amis à dîner. La demi-heure, d'ordinaire si pesante, qui précède l'instant de se mettre à table, s'écoula d'une manière réellement fort agréable. Les fenêtres de mistress Mary donnaient sur la place du Marché, et pas une côtelette de mouton ne pouvait en sortir *incognito*. L'extravagante prodigalité ou la parcimonie des divers chalands fournirent ainsi une ample matière au dialogue. Néanmoins, le temps commençait à paraître long, et la faim menaçait de l'emporter chez les convives sur la curiosité. Ils attendaient encore, ils attendaient toujours. Enfin une fatale découverte eut lieu : dans son empressement à explorer le dîner de ses voisins, mistress Smith avait oublié de commander le sien.

Dans le courant du mois de mars, survint un événement qui mit toute la ville en émoi. Un étranger arriva et prit son logement à l'hôtel du *Poulain Blanc*. Sa personne n'offrait pourtant rien en soi de bien remarquable. C'était un homme entre deux âges, de manières simples, d'un extérieur honnête, et l'investigation la plus minutieuse ne put découvrir, dans ce qui le concernait, la moindre singularité. Tous les jours, ainsi que la chose fut constatée, il se levait à huit heures du matin, déjeunait à neuf, mangeait deux œufs et un morceau de porc bouilli, s'asseyait dans sa chambre près de la fenêtre, lisait un peu, écrivait un peu, regardait beaucoup sur la route, allait faire un tour de promenade, rentrait au logis, dînait à cinq heures, fumait deux cigares, parcourait le *Morning-Herald* (car la poste arrivait le soir), et se couchait à dix heures. Nulle vie ne pouvait être plus régulière, plus irréprochable dans ses habitudes que la sienne. Cependant, comment expliquer la cause de son séjour à Dalton? Il n'y avait point dans la localité d'eaux minérales réputées souveraines pour guérir tous les genres de maladies connues sous le ciel; point de ruines dans le voisinage, restées tout exprès debout pour l'agrément des antiquaires ou des amateurs de diners sur l'herbe; point de ces sites pittoresques que les gens se croient obligés d'admirer, comme ils admirent la musique, par scrupule de conscience; point de personnage célèbre qui eût pris naissance ou fût inhumé aux environs; point de courses de chevaux,



point d'assises; — en un mot, il n'y avait rien. On n'était même pas en été; ainsi, ni l'air de la campagne, ni la beauté du temps ne fournissaient de prétexte au voyage. L'étranger se nommait M. Willams; mais là se bornait tout ce que l'on savait sur son compte; et, d'après son humeur réservée et silencieuse, il paraissait peu probable qu'on pût obtenir de lui-même de plus amples renseignements. Le génie de la conjecture, après avoir, selon l'expression de Shakspeare, *épuisé des mondes*, en imaginait de nouveaux. Les uns supposaient qu'il se cachait de ses créanciers; les autres qu'il avait commis quelque faux; celui-ci insinuait qu'il s'était enfui d'une maison de fous; celui-là, qu'il avait tué un adversaire en duel; mais tous demeuraient d'accord que sa présence dans la ville ne pouvait être attribuée à aucun bon motif.

Le 23 mars, une triade de commères était réunie dans son temple, c'est-à-dire dans le bureau de la poste aux lettres. Là se réglaient les affaires de Dalton et celles du gouvernement; les journaux étaient subtilement dégagés de leur bande, et pas une lettre ne passait sans laisser échapper de ses plis une partie de son contenu. Mais ce soir-là, toute l'attention du trio se concentrait sur un pli à l'adresse de *John Willams, Esquire, au Poulain Blanc, Dalton*. La lettre en question était avidement pressée dans tous les sens entre les longs doigts de mistress Mary Smith, d'affamante mémoire; la grosse hôtesse du *Poulain Blanc* se dressait sur la pointe des pieds pour tâcher d'y atteindre de l'œil; et la directrice du bureau, par un geste préventif de la main, protestait contre tout acte de violence ouverte. Le papier, soigneusement plié, était entièrement couvert à l'intérieur d'une écriture serrée et à peu près illisible. Tout à coup, mistress Mary Smith redoubla d'application; elle avait réussi à déchiffrer une phrase. La lettre tomba de ses mains.

« Oh! le mon-tre! » s'écria la curieuse terrifiée.

L'hôtesse et la directrice se jetèrent en même temps sur le fatal papier, et parvinrent comme elle à lire les mots suivants :

« Nous arrangerons la chose demain à diner. Seulement, je suis fâché que vous persistiez à vouloir empoisonner votre femme. L'horreur est trop grande. »

L'œil ne pouvait saisir une syllabe de plus; mais ce qu'elles venaient de voir suffisait.

« Il m'a dit, articula l'hôtesse d'une voix haletante, qu'il attendait une dame et un monsieur à diner. Oh! le scélérat! projeter d'empoisonner une femme au *Poulain Blanc*! et la sienne encore! Je voudrais bien voir que mon mari m'empoisonnât! »

Ici, l'indignation de l'hôtesse prit un caractère entièrement personnel.

« J'ai toujours pensé qu'il y avait en lui quelque chose de suspect. Ce n'est pas pour rien que les gens viennent vivre où personne ne les connaît, observa mistress Mary Smith.

— Je parierais, répliqua la directrice, que Willams n'est pas son vrai nom.

— Je ne sais trop, interrompit l'hôtesse. Willams est un nom fort bon pour la potence. Il y a eu Willams, l'assassin de la famille Marr; il y a eu Willams, le *burqueur* de tant de pauvres enfants : je ne voudrais pas jurer que celui-ci ne fût de leurs parents. Mais quelle idée à lui, de venir s'installer au *Poulain Blanc*! Ce n'est pas un lieu propre à pareille besogne, je le lui dirai bien. Il n'empoisonnera pas sa femme dans ma

maison. Dès ce soir, j'entends qu'il décampe. Je vais lui porter la lettre moi-même.

— Seigneur, Seigneur! je suis perdue, si l'on vient à savoir que nous avons regardé une seule let re ! »

Et la directrice pensa, au fond du cœur, qu'il valait mieux laisser M. Willams empoisonner sa femme à loisir. Mistress Mary Smith se prononça également contre toute mesure violente. Elle n'avait, dans le fait, nulle envie de se trouver compromise dans cette affaire. Une dame comme il faut, jouissant d'une pension de l'État et possédant deux salons contigus, eût rougi d'être surprise en intimité si étroite avec la directrice de la poste aux lettres et l'aubergiste de l'endroit. Tout annonçait donc que la pauvre mistress Willams serait abandonnée à son malheureux sort.

« Hors d'ici les assassins, » dit l'hôte du *Poulain Blanc*, comme il montait le lendemain matin sur son bidet pie; puis il courut chercher M. Crampton, le magistrat le plus voisin.

A l'aide de quelques rasades de *grog*, destinées à éclairer leurs idées, l'hôte et sa femme avaient tenu conseil jusqu'à une heure avancée de la nuit, sur la ligne de conduite à suivre pour sauver les jours menacés de l'infortunée mistress Willams. Le résultat de leur délibération avait été de s'adresser à la justice, et de faire arrêter le délinquant pendant le diner même où devait se consommer le crime.

« Il a demandé de la soupe aujourd'hui pour la première fois, dit l'hôtesse. Il croit sans doute pouvoir glisser plus aisément le poison dans du liquide. Le voilà qui sort. Il a tout l'air d'un homme dont la conscience n'est pas nette, » ajouta-t-elle en montrant M. Willams, qui se promenait au dehors, à pas lents, comme à son ordinaire.

A deux heures arriva une chaise de poste. Il en descendit, comme on devait s'y attendre, une dame et un monsieur. L'hôtesse sentit redoubler sa pitié à la vue de la première.

« Une si jolie jeune créature! ça n'a pas plus de dix-neuf ans! Je vois ce que c'est, pensa-t-elle. Le vieux misérable est jaloux. »

Tous les efforts de l'hôtesse du *Poulain Blanc* pour rencontrer les yeux de la voyageuse furent vains. Elle regardait tantôt à la fenêtre, pour guetter, comme ma sœur Anne, si personne ne venait; tantôt du côté de la table, pour s'assurer que rien ne s'y faisait, lorsqu'à son grand effroi, elle vit la jeune dame porter à sa bouche une cuillerée de bouillon. Elle ne put se contenir davantage, et lui arrêta vivement la main :

« Pauvre chère innocente! s'écria-t-elle, arrêtez! la soupe est empoisonnée! »

Tout le monde se leva de table avec précipitation, et dans un trouble que l'instant d'après allait encore accroître. Un grand bruit se fit dans le corridor voisin; et bientôt le shérif et ses constables s'élançèrent dans la chambre, deux d'entre eux saisissant M. Willams chacun par un bras, le garrottèrent sur son siège.

« Je suis heureux, madame, dit le magistrat d'un air important, d'être l'humble instrument dont le ciel s'est servi pour déjouer les projets criminels tramés contre votre vie, par cet opprobre de l'humanité. »

Ici, M. Crampton fit une pause, trois choses lui manquant à la fois : les paroles, l'haleine et les idées.

« Contre ma vie! s'écria la jeune dame étonnée.



— Oui, madame. Les voies de la Providence sont incompréhensibles. Grâce à elle, la vaine curiosité de trois femmes déçues a eu pour résultat un grand bien. »

L'éloquent magistrat se mit alors à raconter en détail l'examen auquel la lettre fatale avait été soumise. Mais, quand il en fut à la terrible phrase : « Nous » arrangerons la chose demain à dîner; seulement, » je suis fâché que vous persistiez à vouloir empoisonner votre femme, » il fut interrompu par les éclats de rire du voyageur, de l'épouse offensée et de l'accusé lui-même. A un accès d'hilarité en succédait un autre, tellement que la contagion finit par gagner jusqu'aux constables, qui se prirent à rire de compagnie.

« Je vais expliquer toute l'affaire, interrompit enfin le visiteur. Monsieur Willams est venu chercher ici la

tranquillité si nécessaire aux travaux de l'esprit. Il est occupé à écrire un mélodrame qui a pour titre : *Ma Femme*. Consulté par lui sur le plan du dernier acte, j'ai réclamé contre l'empoisonnement de l'héroïne. Cette jeune dame est ma fille. Nous sommes en route pour nous rendre sur les côtes de la mer. Monsieur Willams n'est marié qu'avec les Muses. »

Le magistrat déconcerté baissa la tête, et marmotta entre ses dents quelques mots sur les dangers de la curiosité.

« Méprise complète, monsieur, dit M. Willams. La soupe est froide, mais notre digne hôteesse rôtit les volailles en un tour de main. Je vous retiens à dîner avec nous, et, la nappe ôtée, je me ferai un plaisir de vous lire *Ma Femme* à haute voix, dans l'espoir d'obtenir, sinon votre approbation, du moins votre indulgence. »

A. DE BÉNY.

## LES FLEURS DE MAI

(Bleunioù Mae)

### BALLADE BRETONNE.

Il existe en Bretagne, sur la limite de la Cornouaille et du pays de Vannes, un usage aussi touchant que poétique : on sème de fleurs la couche des jeunes filles qui meurent au mois de mai. Ces prémices du printemps sont regardées comme un présage d'éternel bonheur pour celles qui peuvent en jouir. Aussi, n'est-il pas une jeune malade en danger de mort, dont les vœux ne hâtent l'instant de sa délivrance, si les fleurs de mai doivent bientôt se flétrir.

#### I

Celui qui l'aurait vue errante sur les grèves,  
Pareille au séraphin qui planait dans ses rêves;  
Celui qui l'aurait vue accourir au pardon,  
En eût été ravi dans son cœur de Breton.

Mais celui qui l'eût vue amaigrie et souffrante,  
Eût pleuré de douleur sur la pauvre mourante.

La fièvre avait changé son visage vermeil;  
C'en était plus qu'un lis brûlé par le soleil.

Qu'elle était triste à voir, la pâle jouvencelle,  
Sur son lit virginal, moins pur et moins blanc qu'elle!  
Ses compagnes pleuraient au chevet de leur sœur;  
Mais elle leur disait avec calme et douceur :

« Ne pleurez pas sur moi, filles de nos campagnes;  
» Dieu même a dû mourir, ô mes chères compa-  
[gnes! »

#### II

A la fontaine, un soir, j'allais puiser de l'eau;  
Le rossignol de nuit chanta sur le bouleau :

« Voici le mois de mai, le mois de mai qui passe,  
» Et la fleur avec lui, la fleur tombe et s'efface;

» Heureuses, disait-il, jeunes filles des champs,  
» Les belles d'entre vous qui meurent au printemps!

» La rose, à son rosier, par un souffle est ravie;  
» La jeunesse de même abandonne la vie.

» Mais celles qui mourront avant la fin de mai,  
» On couvrira de fleurs leur chevet embaumé;  
» Elles s'envoleront, parmi ces fleurs écloses,  
» Comme le passe-voile (1) en s'échappant des roses.»

#### III

Marguerite! écoutez, et vous allez savoir  
Ce que le rossignol chantait hier au soir :

« Voici le mois de mai, le mois de mai qui passe,  
» Et la fleur avec lui, la fleur tombe et s'efface... »

Dès que la pauvre fille entendit cette voix,  
On la vit sur son cœur mettre ses mains en croix :

« Je vais dire un Ave pour vous, dame Marie;  
» Prenez pitié de moi, sauvez-moi de la vie;

» Laissez-moi, sans tarder, rejoindre au paradis  
» Mes compagnes, mes sœurs, qui m'aimaient tant  
[jadis! »

Elle priaït encor... Soudain, pâle et muette,  
Sur son lit de douleur elle pencha la tête;  
Elle pencha la tête, elle ferma les yeux,  
Et son âme aussitôt s'envola vers les cieux...

#### IV

Et le soir, au courtil, on entendit encore,  
Du rossignol de nuit la voix douce et sonore :

« Heureuses, disait-il, jeunes filles des champs,  
» Les belles d'entre vous qui meurent au printemps!

» Elles s'envoleront, parmi les fleurs écloses,  
» Comme le passe-voile en s'échappant des roses... »

JOSEPH BOULMIER.

(1) En breton *Ar bisik-Doué* (mot à mot : la petite vache du bon Dieu). Espèce de scarabee de la grosseur et de la forme d'une lentille, mais de couleur rouge, avec quelques petits points noirs.



# LE PROGRÈS MUSICAL.

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 5.

Nous recommandons tout particulièrement à l'attention de nos abonnés, un morceau de musique pour piano n'ayant pas encore paru dans nos catalogues, et intitulé : *le Luc bleu*, rêverie composée par l'éminent artiste Dancla. Cette œuvre un peu travaillée, n'offre cependant pas à l'étude cette aridité que bon nombre de compositeurs ne savent pas assez exclure de la musique difficile. On remar-

quera aussi l'œuvre immortelle de Weber, *le Mouvement perpétuel*, dont le succès traversera sans doute bien des siècles. Puis une série de jolis morceaux à quatre mains, faciles et difficiles, de la musique de danse, le tout choisi parmi les collections multiples et variées de MM. les éditeurs de Paris, Paté, Leduc, Petit, Bonoldi, etc.

## ÉDUCATION MUSICALE.

### DE L'INTRODUCTION DE LA MUSIQUE DANS L'ÉGLISE.

Après la mort de Néron, les musiciens furent bannis de Rome, et la musique déclarée infâme; alors elle se réfugia parmi les premiers chrétiens, qui en adoptèrent l'usage dans les églises et dans la vie privée. Pendant que cela se passait ainsi en Italie, les apôtres et leurs successeurs introduisaient la musique dans les cérémonies religieuses de l'Orient, à Jérusalem, à Antioche, dans tous les lieux enfin où se trouvaient les disciples de J. C. Les louanges du Rédempteur étaient célébrées avec des psaumes et des cantiques.

Le P. Martini pense, et cette opinion n'est pas dépourvue de vraisemblance, que notre musique ecclésiastique actuelle dérive de celle qui fut chantée dans le temple par les Hébreux. Les psaumes de David étaient fréquemment chantés par Jésus-Christ et par ses apôtres dans leurs exercices de piété, et même sur la croix, le Christ exprimait sa douleur avec les paroles du royal psalmiste. Il est également probable que ces mêmes psaumes faisaient la consolation de saint Pierre et de saint Paul dans leur prison, et que, lorsque ce dernier exhortait les Éphésiens à louer le Seigneur avec des psaumes et les hymnes, les sublimes productions du prophète roi étaient proposées comme un modèle de poésie et de chant.

Dans les premiers temps de l'église chrétienne, la musique formait une partie principale du culte divin. Plin<sup>e</sup> écrit à Trajan que les chrétiens s'assemblent au lever de l'aurore pour chanter des hymnes; Lucien, quelques années plus tard, fait aussi allusion aux hymnes chantées par la nouvelle secte, et dans presque tous les pères de l'église il est fait mention de la musique dont on se servait pour louer Dieu. La musique des premiers chrétiens ressemblait peut-être à celle des Romains ou des Grecs; mais il est tout aussi probable que celle qui était consacrée au service religieux dérivait des anciens juifs, et qu'elle leur avait été communiquée avec les psaumes par les premiers propagateurs de la religion. Les psaumes de David étaient certainement chantés, car nous trouvons dans l'année 270 que Paul de Samosate fut condamné pour hérésie et pour avoir banni de l'église dont il était

évêque, les psaumes et les hymnes de David, et leur avoir substitué des chants à sa propre louange. Saint Athanasius blâme les Milléniens, parce qu'ils chantaient les psaumes d'une manière indécente, accompagnant cette musique sacrée de claquements de mains, de gestes et du son des cloches. Léon-le Grand, qui vivait dans le cinquième siècle, dit : « Ce n'est pas pour notre propre gloire, mais pour celle du Christ, notre Seigneur, que nous avons chanté à l'unisson les psaumes de David. »

Si la musique des Juifs paraît avoir été adoptée dans les églises qui furent fondées chez eux par les apôtres, la musique des hymnes chantées dans les pays où le paganisme dominait, ressemblait sans doute à celle qui était depuis longtemps en usage dans les temples grecs et romains. La versification de ces hymnes en offre une preuve incontestable, car elle ne ressemble en rien à celle des psaumes ou autres poésies hébraïques. On trouve dans tous les bréviaires, les missels et les antiphonaires anciens et modernes, des exemples de chacun des rythmes qui ont été employés par les poètes lyriques grecs et romains. Quoi qu'il en soit, la musique ou hébraïque, ou grecque, ou romaine, dont on se servait dans l'église à cette première époque, devait être extrêmement simple et d'une exécution facile, puisqu'elle était chantée en chœur et sans aucune autre préparation par un peuple qui généralement n'avait pas reçu d'éducation musicale. Cette coutume de chanter en chœur est signalée par divers auteurs. Philon, en parlant des Thérapeutes, nous dit qu'après le souper leurs hymnes saintes commencent; qu'ils se tenaient tous debout, et formaient dans l'assemblée deux chœurs, un d'hommes, l'autre de femmes; à la tête de chacun de ces chœurs ils plaçaient quelque habile musicien pour diriger l'ensemble. Alors ils chantaient des cantiques religieux composés sur différentes mesures et selon divers genres de modulations, tantôt ensemble et tantôt se répondant alternativement.

Il est difficile de déterminer exactement l'époque à laquelle la musique instrumentale s'introduisit dans le service divin. Il est cependant présumable, et telle est l'opinion du Dr Burney, qu'avant le règne de Constantin, la religion chrétienne étant persécutée et ses



nouveaux adeptes souvent interrompus dans leurs actes de dévotion, les instruments de musique ne pouvaient guère être d'aucun usage. Ce ne fut sans doute qu'après l'établissement du christianisme dans tout l'empire romain qu'on commença à s'en servir dans les grandes cérémonies, à l'imitation des Hébreux

et même des peuples païens, qui dans tous les temps avaient accompagné les hymnes et tous les chants religieux avec les instruments.

MARIE LASSAVEUR.

(La suite au prochain numéro.)

## Revue Musicale.

Je l'ai dit et je le répète, la musique religieuse est la plus magnifique expression des sentiments humains. Ce n'est pas une psalmodie routinière dont le rythme régulier resserre la pensée dans un cercle étroit et invariable; c'est une traduction saisissante et sublime de toutes les poésies du catholicisme. Aussi la musique profane n'a-t-elle toujours semblé beaucoup au-dessous de la musique sacrée. D'après les lois fondamentales de l'esthétique, l'art est évidemment une imitation de la nature. Or, la nature est simple et grandiose à la fois. Dans la peinture, quelle que soit la pureté du dessin, la suavité du coloris, la grâce de l'ensemble, est-il possible d'arriver à la perfection de la création de Dieu? Dans la musique, les plus grands maîtres ont-ils pu parvenir à imiter, sans qu'on s'y trompe, le chant de l'oiseau, le murmure de la brise, le bruit mélancolique des vagues de l'Océan? Non. Quel que soit l'orgueil de la créature, il ne peut espérer de rivaliser avec le Créateur. Le meilleur moyen à prendre pour s'en rapprocher, autant que le génie humain peut le faire, dans ses étroites limites, est d'être simple et par conséquent vrai. La musique profane a suivi une voie inverse. Parcourez aujourd'hui les théâtres, les concerts, les salons, vous y entendez une multitude de sons étranges qui semblent être, je ne sais quelles corruptions des harmonies naturelles. Ce sont des combinaisons dans lesquelles le sentiment cède le pas aux difficultés les plus ardues. La science y occupe la place du génie, le bruit y étouffe la grâce. Le chant principal se perd dans le tumulte des accessoires. Aucun thème ne reste dans la mémoire de l'auditeur; lorsqu'on vient d'entendre un opéra, on souffre d'une migraine affreuse, et celles que soient les beautés qu'on y a admirées, on est contraint, pour s'en faire une idée, d'aller l'entendre quatre ou cinq fois.

Les habitudes frivoles, le besoin de nouveauté ont donné aux nations modernes le goût de la musique profane. La musique d'église, la grande voix des orgues, si profonde, si imposante, si majestueuse, on ne les entend que rarement. Quels moyens faut-il donc employer pour faire restituer l'art dans la voie simple et grave d'où il n'aurait jamais dû sortir.

C'est à l'étude de l'antiquité qu'il faut revenir pour atteindre ce but désirable. Il faut emprunter à la Grèce ses mélodies magnifiques de simplicité et d'élevation, comme nous lui empruntons l'atticisme du langage et la régularité des proportions dans l'architecture. C'est la musique sacrée qui régénérera la musique profane; c'est la musique sacrée que nous devons chercher à entendre, car en même temps que le goût y peut faire d'immenses conquêtes, l'âme y trouve des principes régénérateurs qui semblent ne pou-

voir venir que des anges et n'être compris que des élus.

Le *Te Deum* solennel, chanté à l'église Notre-Dame, à l'occasion de la naissance du Prince Impérial, avait attiré un concours de fidèles dont il est impossible de donner l'idée. Les voix d'éclatantes des plus grands artistes, retentissant sous les voûtes sacrées de la métropole; les notes graves de l'orgue, s'élevant par degré et semblant, comme une fusée brillante, monter de la terre jusqu'aux cieux; le silence religieux de la foule, la nef étincelante de lumières, les vapeurs parfumées des encensoirs, tout cet ensemble plein de grandeur, enveloppait l'âme d'une pieuse et inexprimable poésie.

De quelle nature sont nos pensées au sortir d'un opéra ou d'un concert? Nous causons en souriant, d'une jolie mélodie qui a égayé nos idées sombres; nous songeons aux toilettes que nous avons vues, aux plaisirs d'une réunion prochaine, à toutes les petites choses de la vie; mais en sortant d'un temple où la grande musique sacrée a emporté notre pensée jusqu'aux célestes régions, mille sentiments salutaires s'éveillent en nous. La charité, les devoirs imposés aux chrétiens, la foi, l'infini, en un mot Dieu, voilà ce qui, à notre insu, prend possession de nous-mêmes, nous envahit et nous domine. Là est toute la critique de la musique profane. Là est tout l'éloge de la musique sacrée.

Le *Stabat Mater* de Rossini a été exécuté jeudi et samedi de la semaine sainte au Théâtre-Italien avec les trois morceaux du même maître : *Fede, Speranza et Carità*. Cette fois encore nous nous sommes retrempés aux sources pures des choses saintes. Gardoni, Angelini, mesdames Penco et Borghi-Mamo, ont développé le talent qui leur est propre, dans un cadre si large, si puissant, si solennel, que jamais, dans les chefs-d'œuvre profanes des grands maîtres, on n'avait si bien admiré leurs voix. Dans ces deux soirées, qui avaient attiré un nombreux auditoire, une ouverture de M. Shimond, répétiteur-accompagnateur du théâtre, servait d'introduction au concert spirituel. Ce qui distingue la composition de cet artiste, est une facture large, une instrumentation habile, une phrase mélodique grave, sans monotonie, un style simple et sévère à la fois. Ces deux soirées ont été assurément les plus belles et les plus fructueuses de la saison d'hiver.

Nous avions promis à nos lectrices l'analyse des opéras récemment représentés; mais ne voulant pas mêler le sacré au profane, et les grandes cérémonies aux petits événements, nous remettons à l'un des prochains numéros la tâche que nous nous étions imposée.

MARIE LASSAVEUR.

## Enigme Historique.

Quel est le guerrier qui, jeune, inconnu, convaincu de sa laideur et de ses disgrâces, disait souvent : « Quelle dame voudrait de moi pour chevalier? » Et

qui, plus tard, embelli par la victoire, répétait naïvement : « Quelle dame ne voudrait me couronner, moi qui suis si glorieux? »



## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

### MOYEN D'AVOIR TOUJOURS DU BEURRE FRAIS. —

Après avoir lavé et soigneusement essuyé avec un linge le beurre que l'on vient de retirer de la baratte, on en remplit des pots, en ayant soin de n'y laisser aucun vide. On place ces pots dans une chaudière à moitié pleine d'eau, que l'on chauffe jusqu'à ébullition; l'eau refroidie, on retire les pots. Le beurre ainsi préparé est aussi frais après six mois qu'un moment après le barattage. En se fondant dans

l'eau chaude, il a déposé au fond des pots tout le caséum.

**MOYEN EMPLOYÉ EN ANGLETERRE POUR RÉTABLIR LE BEURRE RANCE.** — Ce moyen consiste à mettre le beurre rance dans du lait frais : deux litres de lait, par exemple, pour un kilogramme de beurre rance, et à battre de nouveau dans une baratte, à la manière accoutumée. Le beurre rance ne se distingue plus du beurre reformé dans l'opération.

## Correspondance.

«..... Il me semble, Jeanne, que tu as devancé l'époque fixée pour ton retour?

— Oui, et cela parce que je me suis aperçue de l'ennui qu'éprouvait ma mère. Ses lettres ne me disaient pas : « Reviens ! » mais elles me faisaient comprendre que mon absence lui paraissait longue. Alors, le désir de la revoir, de me retrouver près d'elle, m'a saisie à mon tour, et j'ai quitté mes amies... le cœur bien gros ! car elles m'aiment, et de toutes façons me l'ont prouvé pendant mon séjour près d'elles.

— Et ta jeune mariée était-elle revenue avant ton départ? tu ne m'as pas encore dit si elle était belle?

— Belle, ma Florence, elle l'est toujours. Sa beauté, c'est la candeur, la paix de son âme répandue sur son front; sa beauté, c'est cette grâce angélique, cette douceur du regard, ce charme de la voix qui fait rêver aux anges; sa beauté, enfin, c'est sa foi, sa piété, son amour pour sa mère, et cette mélancolie sainte d'un cœur qui soupire un éternel regret et dépose chaque jour une prière sur la tombe d'un frère. Voilà, ma Florence, la beauté de ma jeune épouse : sa beauté réelle, car elle en possède une autre, mais celle-là passe comme la fleur des champs; aussi, je n'y prends pas garde, ou plutôt je ne lui attribue que la valeur d'un cadre autour d'un magnifique tableau.

Dois-je te dire maintenant que, douée par Dieu d'une telle âme, le jour de son mariage fut un jour de touchante fête? chacun voulait exprimer à la jeune fiancée ses vœux ou sa reconnaissance, et il n'est pas jusqu'au château, vieux, et triste comme un séculaire témoin de toutes les douleurs, qui n'ait repris vie pour honorer sa future châtelaine. Partout décoré de fleurs, il avait un air de jeunesse et de fraîcheur qui semblait n'être plus de son âge; mais les vieux monuments ont cela de particulier qu'ils se prêtent admirablement à l'expression de toutes les joies comme de toutes les tristesses. Livrés à eux-mêmes, ils ne rappellent que la majesté mystérieuse et glacée des siècles; pavoisez-les, ils perdent cet aspect austère et semblent heureux d'être

mêlés à vos plaisirs. Donc, le château dont je parle, avait ses ornements de fête. — A dix heures, la mariée était prête : vêtue d'une simple robe de mousseline brodée, la couronne virginale sur la tête, son long voile ramené sur ses yeux bandeaux, un missel à la main, elle quitta sa chambre, et, appuyée sur le bras de son père, vint recevoir au salon les hommages de tous ses invités. Alors la cloche de la tour s'ébranla, et aux portes du salon ouvertes apparut un domestique qui, une dernière fois, vint dire : La voiture de mademoiselle attend. — Pendant que le cortège défilait au milieu de la grande avenue, les villageois sortaient de leurs demeures et se rendaient à l'église, elle aussi décorée de leurs mains !... Couronnes, guirlandes, tapis de verdure, rien ne manquait dans l'enceinte sacrée; rien ne manquait non plus au dehors, où les cris, les vivats se répétaient au loin, où, à chaque pas, des arcs de triomphes étaient dressés en l'honneur des nouveaux époux. Quand, à la mairie et à l'église, les hommes et Dieu eurent reçu les serments de deux êtres faits pour s'aimer, quand Dieu eut recueilli les vœux d'une famille qui en pareil cas toujours craint et toujours espère, le cortège se remit en marche pour le château. Là, les jeunes filles, des bouquets à la main, attendaient l'arrivée de la jeune châtelaine. Rangées en cercle devant la porte d'honneur, elles la reçurent à sa descente de voiture, et au nom de ses compagnes, l'une d'elles lui exprima, en quelques paroles bien senties, leurs souhaits et leurs vœux. Derrière ces filles étaient dissimulés des vieillards, des enfants, des femmes aux vêtements pauvres, aux visages usés, à l'air souffrant. Que venaient-ils faire, à cette heure, dans cette riche enceinte? réclamer un secours comme ils l'avaient fait tant de fois? Non, ils venaient apporter à leur bienfaitrice l'hommage de leur amour... et la bénir par leurs souhaits, car les souhaits du pauvre vieillard, de la veuve, de l'orphelin, c'est la bénédiction de J. C. Il y avait aussi en ce moment-là, auprès d'elle, une autre famille invisible; c'était celle



des âmes qu'elle avait remises à Dieu. A leur tête était celle d'un ange, dont il est écrit : *Dieu le retira du milieu des hommes, afin qu'ils ne troublassent pas son entendement.*

Toutes les réceptions terminées, on se mit à table. Le repas fut gai; le ciel, qui jusque-là était resté voilé par les nuages, se décida à sourire : le soleil parut, et sous ses pâles rayons, notre jeune châtelaine semblait plus belle encore, mais mélancolique. Pourquoi? tu le devines : la fête touchait à son terme; l'heure de la séparation allait sonner. La mariée quitta ta table; c'en était fait, elle ne reparut plus!... Un peu plus tard, le roulement d'une voiture qui fuyait se fit entendre... et près de nous, une mère, dévouée, forte, mais bien tendre, cherchait dans notre affection un écho pour sa joie douloureuse, une larme pour excuser les siennes... une main pour s'abuser!

— Ah! Jeanne, je voudrais être châtelaine... Que d'honneurs!... mais ils étaient bien mérités : ce serait là pour moi le difficile... renonçons donc à cette fantaisie... et restons gaiement simple Parisienne, heureuse de ce titre et de pouvoir, mon amie, jouir tant que je veux de ton amitié et de tes leçons : tu sais ce que cela veut dire?...

— Je suis à toi, Florence, car mes planches sont ici quelque part : on les y a apportées en mon absence. Ah! les voici... Veuille les ouvrir et chercher sur la planche jaune le n° 1.

— Le voilà, c'est un QUART DE MOUCHOIR fort joli, à exécuter au feston, ce me semble.

— Du feston et plumetis, ma Florence. Feston pour les feuilles et les fleurs, plumetis pour les nervures de ces fleurs et les étoiles du semis.

2, COL MOUSQUETAIRE, même travail que pour le mouchoir.

3 et 4, GARNITURE ET ENTRE-DEUX pour manches, dont je t'ai donné l'explication aux numéros 2 et 3, en avril.

5, Ecusson de mouchoir, plumetis et point de plume.

6, Léontine, plumetis.

7, Anaïs, plumetis.

8, Adrienne, plumetis.

9, Amélie, plumetis et point d'échelle.

10 et 10 bis, F. L., plumetis fin.

11 et 11 bis, C. B., se trouvent dans l'écusson n° 5, plumetis.

12, ENTRE-DEUX, plumetis fin et point de sable.

Ici fini la petite édition.

13, ENTRE-DEUX, plumetis fin et point de sable.

14 à 21, FESTONS DIVERS pour mouchoirs, bandes de bonnets, de camisoles, bords de jupons et mille autres objets de trousseaux et layettes.

— Tu nous combles de bontés... et de festons, Jeanne; en voilà une série!

— Incomplète, ma chère; tu en jugeras par ceux que je te réserve.

22 et 23, ALPHABETS de majuscules et de minuscules à l'aide desquels tu composeras toi-même toutes espèces de noms que tu broderas au plumetis avec du coton très-fin.

24, PANTOUFLE, tapisserie par signes.

25 à 31, ROBE D'ENFANT. 25, ENTRE-DEUX; 26, PARTIE DES BASQUES; 27, REVERS; 28, GARNITURE DES MANCHES; 29, DEVANT DE LA JUPE; 30, GARNITURE pour poser en forme de tablier de chaque côté de la broderie de la jupe; 31, DEVANT du corsage.

Tu broderas cette robe au plumetis, et de chaque côté de la chaîne de pois, tu feras un feston feuille de rose, de même au bord des basques, des revers et des garnitures.

— Mais, Jeanne, si je remplaçais les pois par un entre-deux de valencienne dont les deux lisières seraient fixées dans mon feston, il me semble que cela n'en serait pas plus mal?

— C'est une idée, mais je préfère la chaîne de pois.

32, Dessin pour CORPORA. Se brode sur batiste au plumetis, point de plume, point d'armes et point sablé.

33 et 34, NAPPES D'AUTEL ROMAIN, plumetis sur tulle ou sur mousseline.

35, Ecusson pour coin de mouchoir, plumetis.

36, D. S., chiffre avec couronne pour mouchoir, plumetis.

37, Joséphine, plumetis fendu.

38, Elise, plumetis.

— Est-ce une nouvelle manière d'écrire ce nom... ou une erreur?

— C'est une erreur qu'il te sera facile de rectifier, pour peu que tes regards en soient offusqués, ma chère.

— Oui, si tu m'avais donné un s que je pusse intercaler à la place de ce malencontreux z.

— Bah! tu le composeras, c'est chose facile pour toi.

— Quelle confiance un petit accès de paresse te donne en mes capacités!

— Et où me conduirait la tienne, si ton affection ne me permettait de temps en temps de te rappeler doucement à l'ordre?

— Bien dit, ma petite Jeanne; poursuivons.

39, J. V., oilets ou pois.

40, J. F., plumetis fendu.

41, Cornélie, plumetis fendu.

42, Agathe, plumetis.

43, C. P., plumetis simple ou feston.

44, M. V., plumetis simple ou feston.

45, L. B., plumetis simple ou feston.

46 et 46 bis, S. B., dans le milieu de l'écusson numéro 35.

— Tiens... pourquoi as-tu séparé le chiffre de l'écusson?

— Pour t'indiquer que ce chiffre peut être brodé seul.

— Ah! la belle merveille! est-ce que cela ne va pas sans dire? Vraiment, Jeanne, tu me supposes parfois une perspicacité qui me flatte... et qui doit te tirer d'inquiétude, si, comme dit Casimir Delavigne :

Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu.

— Très-joli, ma chère; et puisque tu te ranges au nombre des enfants, ne sois pas étonnée d'être traitée comme telle. A cette fin, tourne ta planche, et regarde toutes les belles petites images qui y sont dessinées! N'est-ce pas joli, ça? Cherche maintenant le numéro 47, et devine ce que c'est?

— Un bas de jupon.

— Ah! très-bien... et puisque tu as trouvé si vite, je me hâte de te donner l'explication du travail de ce dessin. C'est un plumetis mélangé de broderie anglaise; les grands ronds dessinés au-dessus du feston feuille de rose qui forme le bord sont d'énormes pois.

48, PANTOUFLE. Brode-la au passé sur moire, sur casimir, sur velours, ou sur peau, avec de la soie cor-



donnel, verté de divers tons pour le feuillage, violet dégradé pour les petits fruits.

49, DESSUS DE MISSEL. J'ai composé ce dessin tout exprès pour ma vie. le grand'mère, entre les mains de laquelle je remarquais l'autre jour un livre de prières tout écorché. Je le ferai en moire antique ou en velours, et je le broderai en cordonnet très-fin avec mélange de fil d'or. Ce sera joli, n'est-ce pas ?

— Oui, Jeanne, très-joli; aussi ferai-je le pareil pour ma grand'tante.

50, JARDINIÈRE. Achète une carcasse de jardinière en laque, en imitation ou en bois; puis, dans le milieu de chaque encadrement, place un ouvrage en tapisserie sur fond de laine ou sur canevas de soie. Une broderie en soutache sur velours, casimir ou peau, serait également très-jolie, mais beaucoup plus simple.

— Trop simple même, ma chère Jeanne; aussi vais-je te prier de me procurer un dessin en tapisserie approprié aux dimensions de ces encadrements pour faire cette jardinière, que ma pensée destine à ma meilleure amie... Mais, j'y pense, si au lieu de laque ou de bois de fantaisie, je faisais faire ma jardinière en bois commun, je pourrais l'orner de fleurs en cuir? Pourrais-tu me montrer à les faire ?

— Oui, ma chère, car j'ai pris des leçons de mademoiselle Schosseur. Cependant si mon explication de ce travail qui réclame autant de goût artistique que de patience, ne te semblait ni assez complète ni assez claire pour l'entreprendre, tu n'aurais d'autre ressource que de t'adresser au professeur même : je tiens d'elle ce que je sais et ce que voici :

Achète une peau préparée, à raison de 2 fr. 50, puis entoure-toi de tous les ustensiles dont tu te sers pour la fabrication des fleurs en papier, c'est-à-dire d'une pince, d'un poinçon, de boules dont la grosseur varie selon la dimension de la fleur que l'on veut faire, d'une pelote, d'une bobine de fil de laiton, et enfin de ciseaux de plusieurs grosseurs. A cette armoire d'instruments divers, ajoute les patrons de tes fleurs en papier, et placée au milieu de tes batteries, fais feu de tes ciseaux et opère une tranchée dans ton cuir. D'abord, découpe tous tes pétâles et mets-les détrempers dans un vase d'eau, cinq à six minutes; pendant ce temps, forme sur ta pelote, à l'aide de ton poinçon ou de ta pince, les nervures des feuilles que tu as également découpées, puis, tes pétâles retirés de l'eau et épongés, gaufre-les toujours sur ta pelote à l'aide de ta boule. Tu comprends que le cuir étant mouillé se prête facilement à cette opération. Réunis ensuite tes pétâles pour former ta fleur, et fais-leur un cœur au moyen de petits morceaux de cuir découpés, qu'après les avoir, bien entendu, mis détrempers, tu roules dans tes doigts. Les tiges se fabriquent de la même manière. Fleurs et feuilles ainsi préparées, monte-les en bouquets, si c'est un bouquet que tu veux faire, ou dispose-les selon ton goût sur l'encadrement de la jardinière, le long du montant et sur le pied, où tu les retiens à l'aide de petites pointes cachées dans le cœur des fleurs ou sous le feuillage. Tes fleurs placées, recouvre-les d'un vernis ordinaire, il leur donnera la nuance du vieux chêne. — Pendant que je t'explique ce travail, je me souviens tout à coup d'avoir vu une jardinière en ce genre chez madame Marie Soudant. Les médaillons étaient en tapisserie de laine; sur un fond bleu ciel se détachaient quatre bouquets de fleurs non pareils; ceux des grands mé-

daillons étaient retenus par un nœud de ruban en broderie, bien entendu, et dans les coques de l'un de ces nœuds se trouvait un chiffre, celui de la personne à laquelle cette jardinière était destinée. Quant aux fleurs en cuir, c'étaient des touffes de roses partant du milieu des encadrements. De ces touffes s'échappaient de délicates branches de lilas et de volubilis, lesquelles venaient s'enrouler autour du montant et se perdre sur le pied de la jardinière.

— Oh! Jeanne, c'est ainsi que je voudrais faire ma jardinière. Crois-tu que ce modèle soit encore chez madame Marie Soudant? Nous irions le voir, et je serais plus certaine de l'imiter. Veux-tu ?

— Avec plaisir, ma Florence.

— Vite alors... mettons nos chapeaux et partons... Si elle n'y est plus, eh bien, nous en serons quittes pour avoir fait une promenade.

— Ah! flâneuse! que le temps t'est peu de chose!

— Mademoiselle l'économe, sachez que dans Paris on ne le perd jamais, quand on ne va pas, comme vous, avec des grands yeux qui ne regardent rien, soit parce qu'ils s'abaissent vers la terre, soit qu'absorbés par des pensées intimes, ils regardent, comme on dit, en dedans. Si tout le monde te ressemblait, les marchands n'auraient pas à faire de grands frais d'étalage, car jamais tu ne leur accordes l'honneur de les regarder. C'est cependant quelque chose de bien joli que toutes ces étoffes artistement arrangées et empruntant l'une à l'autre des aspects de richesse, de bon goût, d'élégance, qu'elles perdent presque toujours quand on les voit isolément. Et puis, on fait son choix; et quand on rentre, on va câliner son père et on lui dit de sa plus douce voix : « Oh! petit père, j'ai vu à tel endroit une robe, ou un chapeau, ou un mantelet, ou un je ne sais quoi enfin, c'est si joli! » Et le petit père devine... et quelquefois il dit : « Al-lons, enfant gâté, viens me montrer cela. » Et on a dans son armoire une merveille de plus.

— Jeanne, garde ces médaillons, ces encadrements de glaces, ces presse-papier, que tout cela est joli!

— Oui, mon amie, ce sont des fleurs en cuir; elles sont en effet ravissantes. Mais tout en causant nous voici arrivées; laquelle de nous deux portera la parole ?

— Portera est charmant, Jeanne.

— C'est possible, mais je crois que nous n'aurons pas à décider à qui appartiendra cet honneur; je n'aperçois plus la jardinière.

— Qu'importe, entrons également, nous visiterons le magasin.

— As-tu quelque chose à acheter ?

— Non, mais nous nous ferons tout montrer; cela nous amusera.

— A nos dépens, ma chère, et à ceux de ces pauvres jeunes filles qui, obligées de mettre le magasin en déroute pour trouver l'introuvable, nous maudissent, quand nous partons, de leur avoir donné tant de peines inutiles. Je suis désolée d'être forcée de te le dire, Florence, mais je ne sais rien de plus mauvaise éducation que cette façon d'exercer la patience des personnes que la nécessité met à la disposition du public. On se plaint quelquefois de leur inaffabilité : n'est-elle pas, le plus souvent, l'œuvre de la stupide hauteur avec laquelle on les traite ?

— Tu vas trop loin, Jeanne : si comme une enfant j'ai pris plaisir à déranger les autres par irréflexion plutôt que par malice, je n'ai jamais été fière



ni impolie. — Dis-moi donc, ne serait-ce pas à mon tour à te rappeler à l'ordre? Ta mère ne nous a donné qu'un peu de bonheur... Tu parais l'oublier.

— Non pas, je pensais à rentrer, et la preuve, c'est qu'un simple détour et nous voici arrivées.

— Oh! quelle Jeanne! jamais, jamais on ne peut la perdre en défaut.

— C'est une épigramme et en montant tu ferais mieux de te taire : trop parler nuit! Mais quoi donc, il me semble entendre du monde au salon.

— On dirait la voix de Berthe.

— Non, c'est celle de Louise.

— Je te dis que c'est celle de Berthe.

— Je l'affirme que c'est celle de Louise.

— Entrons, la question sera jugée.

— Eh bien! nous avions toutes deux raison.

— Bonjour, mes chères amies, quel bonheur de vous recevoir!

— Nous sommes ici depuis longtemps et...

— Venez dans ma chambre, nos mères causeront entre elles, nous, entre nous.

— Toujours la table à ouvrage est chez vous installée Jeanne... Oh! qu'est-ce que c'est donc que cette charmante corbeille surmontée du numéro 51?

— C'est la corbeille Fanchonnette, Louise.

— Le modèle de celle dans laquelle madame Carvalho-Miolan qu'te si gracieusement?

— Celui là ou un autre, ma petite Berthe. Voulez-vous savoir comment on la fait?

— Nous écoutons...

— Achetez une carcasse en fil de fer de forme ovale, ayant trente-cinq centimètres de longueur dans le haut, et vingt sept au milieu, tout cela sur onze centimètres de hauteur. Enveloppez les branches montantes de cette corbeille d'une chenille vert laminé, et à l'intérieur placez une bande de crochet d'un dessin très-clair, fait en cordonnet du même vert que la chenille. Pour garnir le haut, faites une dentelle en crochet également très-claire et formant la dent, puis ajoutez au bord de cette dent un petit effilé sévillien. Pour cacher la jonction de la dentelle à la corbeille, couez à plat une petite serpentine, la même que celle qui cache au pied de la corbeille, la jonction des barrettes au rond de carton. Vous savez que ce rond doit être à l'extérieur recouvert d'une percaline de la même couleur que le reste du travail et à l'intérieur d'un satin légèrement ouaté.

— Ces ouvrages sont très-jolis, Jeanne, mais ma grand-mère trouve qu'ils reviennent toujours trop cher.

— Ce n'est pas celui-ci, Berthe, il ne dépasse pas huit francs en prenant tout chez madame Marie Sou-dant qui en est l'inventeur.

— Mais Jeanne, si vous continuiez votre leçon à Florence, nous en profiterions toutes.

— Si cela vous amuse, mes chères amies, et que mon père ne soit pas trop intimidé, j'y consens.

— Nous en sommes au n° 52.

52, Écusson pour mouchoir, renfermant les lettres J. G., plumetis simple.

53, Écusson *idem*. Plumetis, point d'échelle et œillets ombrés.

54, A. J., plumetis fin et point sablé.

55, L. G., enlacés; plumetis.

56, C. C., avec couronne, plumetis,

57, S. C. T., plumetis.

58, Écusson renfermant les lettres J. R. V., plumetis.

59, Écusson myosotis avec les lettres L. P., plumetis.

60, Couronne de fantaisie, plumetis.

61, Chiffre élégant, C. C. et N., enlacés, plumetis fin.

62, Héloïse, plumetis simple en feston.

63, H. B., feston.

64 à 68, MANTELET GIZEL, modèle de M<sup>me</sup> Reynaud. Ce mantelet aussi simple que distingué, tient le milieu entre les *confections* d'hiver et celles d'été. Il se fait en taffetas et emploie à peu près trois mètres d'étoffe. Le dos est droit fil, d'une seule pièce; les morceaux se joignent dans l'ordre ordinaire. La garniture de ce mantel consiste en une ruche et une frange, placées l'une autour de la pièce, et l'autre retombant sur les deux devants et dans le bas.

69 à 72, BASQUINE pour petite fille de cinq à six ans. Dans le bas, cette basquine est ornée d'un volant de même étoffe qui s'arrête sur le devant à la lettre B; ce qui explique pourquoi le devant est beaucoup plus long que le dos. Ce volant doit être froncé et entièrement couvert de petits effilés tom-pouce dont le dernier cache la tête du volant. Plusieurs rangs de ces mêmes effilés sont placés sur le devant à partir de la ceinture; par derrière ils doivent former la point, tandis que sur le devant ils se continuent, en diminuant, jusque dans le bas. Trois rangées de boutons à glands sont disposées sur le milieu du devant.

La petite manche que nous trouvons sous le n° 73 est formée, pour ainsi dire, par un seul grand volant, lequel est encore, comme celui des basques, recouvert d'effilés. Dans le haut de ce volant, qui doit être en biais, il faut placer un bouillonné extrêmement étroit. Ce modèle et ces ornements pourraient servir pour une grande personne en gardant les proportions, ce qui est sous-entendu.

ROSE TREMIÈRE. — Les roses *trémières*, que l'on appelle aussi *passerose*, ou roses de Damas, se font avec du papier de deux couleurs, ou dégradé; on les monte en plaçant, de façon à les contraindre, les deux ronds dont les patrons sont ci joints, deux grands et deux petits; pour les grandes fleurs, c'est le double. Le calice est ou artificiel ou formé par deux étoiles en papier.

Cette fleur se monte comme celle du pavot: on colle d'abord les plus petits pétales près du cœur, terminant par les plus grands, que l'on dispose près du calice. Pour la tige, on choisit une branche d'osier de la grosseur du petit doigt, on la recouvre de coton, et on l'entortille de papier vert, puis on dispose tout au long les fleurs préalablement faites, plaçant les plus grosses dans le bas, et terminant par de tout petits boutons.

PATRON DE COQUELICOT. — Pour faire cette fleur toute simple, il faut couper quatre pétales du patron, puis noircir les onglets tout autour; tu prendras pour cela un pinceau et de l'encre de chine, ou du noir d'ivoire; les pétales ainsi découpés, tu les bordes à l'aide du petit instrument dont toute personne qui s'occupe de fleurs doit être pourvue, la partie supérieure de chaque pétale sera légèrement pliée, après cela tu colles chacun des calices, plaçant au milieu un cœur artificiel. Cette fleur est aussi jolie en papier qu'en étoffe de soie.

PATRONS pour faire des lilas. — Cette fleur en



blanc pour ton autel de la Vierge, sera charmante. Elle est si facile, que je ne t'en dis rien.

**HORTENSIA.** — Cette fleur si jolie, se fait un peu comme la boule de neige, elle est formée de quatre ou cinq pétales qu'on réunit en étoile, ensuite on gaufré chaque pétale, et on le frise près du bord; le petit pétale doit être plus bordé que le grand; ensuite on enfle chaque pétale au moyen d'un fil de fer, au bout duquel on fixe un petit grain tenant lieu de pistil; l'étoile se fixe vers cette partie à l'aide d'un peu de colle, après cela on fait des espèces de petites touffes réunissant plusieurs étoiles. Les hortensias font un des plus jolis ornements de cheminée ou de jardinière.

**PLANCHE DE CROCHET.**

— Tiens, une planche de crochet, mais, Jeanne, ce n'est pas le jour?

— Ne te plains pas, Florence, que la mariée est trop belle : tu seras peut-être la première tout à l'heure, à la trouver laide.

— C'est possible... En attendant, je te remercie de cette surprise : les petites attentions sont comme les petits cadeaux : elles entretiennent l'amitié.

— Et les grandes, que font-elles?

— Elles l'embarassent le plus souvent.

— Hé bien! alors, gare à toi, gare à vous surtout Berthe, car je vous réserve une surprise sans pareille dans *nos fastes*..... devinez laquelle; une surprise comme vous n'en avez jamais vue..... une surprise qui porte un nom doux et gracieux comme la pensée qui l'a conçue, dont la première lettre est un *O* et la dernière un *E*, une surprise qui réclamera, pour être appréciée comme elle le mérite, un certain savoir, dans certains genres, de certains connaisseurs... et une certaine patience de la part de celles à qui elle est annoncée, car, le journal paraissant plus tôt, elle ne paraîtra que le mois prochain!.....

— Voyons, Jeanne, dis-nous ce que c'est; pourquoi nous intriguer de cette façon? Est-ce un poisson d'avril ou un canard que tu prétends nous servir?

— La saison de l'un est passé, ma chère Florence; celle des autres n'est pas encore venue : la ponte commence seulement. Du reste, je n'aime guère plus les *primordiales primeurs* que les choses après temps; je ne te réserve donc ni l'un ni l'autre.

— Je n'y comprends plus rien.

— Et moi, j'ai deviné : je ne vois pas de musique avec ces planches : c'est une surprise musicale qui nous attend !

— A Berthe la palme!... Reste à savoir ce qu'est cette surprise musicale : Si c'est un duo, un trio, un quatuor, vocal, instrumental et mille, etc. Mais pour reposer vos esprits suppliciés... par la curiosité, voyons nos crochets, rien n'est plus soporifique.

— Non, voyons plutôt la gravure de modes.

— A moins que vous ne l'exigiez autrement, Louise, je préfère terminer par elle.

— Je n'exige que le silence, Jeanne, pour avoir le plaisir de vous entendre, quoi que vous expliquiez; mesdemoiselles, veuillez écouter.

N° 1, Dessin pour aube à broder sur filet. Ainsi, il imite parfaitement le *point d'Irlande*; pour faire la manche, on supprime les deux bouquets qui se trou-

vent au-dessus du médaillon, et on les remplace par quelques rangées de semis. Ce dessin peut encore servir pour nappe d'autel et garniture de toilette duchesse : quel rapprochement!

2, Dessin de siége pour chaise, ou pour fauteuil en le faisant un peu plus grand.

3, Dessin pour pôle ou pour bourse d'autel. L'encadrement n'est indiqué qu'à moitié faute d'espace. Pour pôle, il faudrait faire ce crochet en cordonnet de soie bleu-ciel et le poser sur un transparent de satin ou de taffetas blanc. Je vous rappelle que les pâles ainsi que les bourses d'autel doivent toujours être doublées d'une étoffe de fil, la toile très-fine peut remplacer la batiste. Tout autour il faudrait poser, ou une petite dentelle également au crochet, ou un effilé tom-pouce.

4, FOND courant pour rideau, couvre-pieds, etc.

5, Dessin pour filet ordinaire ou pour travail en soie d'Alger mélangé de jais ou de perles.

6, ROND pour dessus de pelote, écrans ou fond d'assiettes de dessert.

7, CARRÉS que vous pourriez alterner avec de la broderie anglaise et avec lesquels on fait de très-jolis couvre-pieds vénitiens.

8, MOITIÉ DE DESSIN DE GUÉRISON que j'ai vu fait et que j'ai trouvé charmant. Il était en cordonnet noir sur transparent bleu Louise. On pourrait le faire en laine ou en ficelle, ce qui serait moins coûteux.

9, Cet objet se nomme lui-même il doit être fait en soie rose de Chine, et être doublé en satin blanc. Vous l'entourerez d'une frange ou d'une dentelle soit au filet, soit au crochet. Dans les coins, il faut poser une petite rosette en ruban de fil couleur du travail, qui doit aussi être celle de la ruche.

10, Dessin de Mule, pour soie rose de Chine et transparent blanc. Si elle était trop courte, vous prolongeriez vers les deux cartiers; si elle était trop longue...

— Mais, Jeanne, c'est impossible; Cendrillon même ne chaufferait pas cette mule si on la diminuait, et tu sais quel pied elle avait!... quoique tu ne l'aies vue qu'aux Italiens en la personne d'une artiste célèbre à qui elle ne devait guère ressembler!

— Il en est souvent ainsi, Berthe... je reviens à ma mule .... Tu l'entoureras d'une petite ruche, et sur le milieu tu placeras une rosette ou un nœud sans bouts.

11, ENTRE-DEUX ou bordure.

12, 13 et 14, GARNITURES pour rideaux, taies d'oreiller, etc., etc..... Il y a tant d'objets qui demandent à être garnis.

15, PETIT CARRÉ que l'on peut employer, comme je l'ai dit tout à l'heure, pour couvre-pieds.

16, ROND pour bourse à fermoir.

17, PETITE GARNITURE.

— Notre planche est terminée,

— Bravo! nous allons voir les modes nouvelles, on les dit jolies.

— Jugez-en vous-même, Louise.

— Ah! quels mantelets, quels châles! en voilà une collection... mais lesquels nous sont destinés?

— Tous, ma chère Louise, à l'exception du châle Joconde : c'est un mantelet pour dame.

— Voyons d'abord M<sup>lle</sup> Médora, c'est-à-dire celle qui porte la basquine de ce nom. Cette basquine, de taffetas, est garnie de trois rangs de guipure, dont la tête est cachée par une *passementerie guipure*. Sur le rang du milieu retombent de distance en distance des pattes



de velours entourées de tout petits grelots en passementerie. Une dentelle de douze à quinze centimètres forme berthe arrondie autour des épaules, ainsi que sur le devant. Les manches, larges et piquées, sont terminées et ornées de deux rangs de dentelle de même hauteur que celle des épaules. Une robe en droguet d'été à jupe unie; un *chapeau-capote* en taffetas à coulisses verticales et perpendiculaires forment l'ensemble de cette toilette. Quant à l'ornement de ce chapeau, il se compose de plusieurs rangs de petites blondes posées sur le bord de la passe, et venant rejoindre celles qui l'encadrent. Par derrière, une garniture du même genre forme un second bavolet, au dessus duquel est placée une touffe de jasmin, de l'autre côté un nœud de ruban dont les bouts flottants se glissent sous cette garniture et retombent sur les épaules. Passons maintenant au mantelet *Shanbran*. Il est également en taffetas, et possède un capuchon à glands; une frange, des entre-deux en passementerie guipure, deux glands posés sur le capuchon, un dans le haut et l'autre tout à fait à la pointe, forment l'ornement de ce mantelet de jeune fille. — Celle qui le porte a une robe de taffetas rayé, sans autre garniture qu'une ruche déchiquetée, posée sur la jupe, un peu au-dessus du genou; le corsage uni, montant est à basques très-longues, entailladées et ornées de ruches plus petites que celle de la jupe; de dessous ces ruches sort un petit effilé mousse. Les manches sont ornées de la même manière. Le chapeau est en paille guipure, mêlée de velours. De chaque côté du dessus de la passe, de longues herbes, roseau, s'entremêlent à des fleurs de cassis et à des tiges d'avoine. Ces fleurs, placées très au bord, figurent également en dessous de la passe, où elles se confondent avec des ruches de tulle illusion. Les brides sont en large ruban de taffetas.

La troisième figurine porte un mantelet à peu près semblable à celui que nous venons de décrire; seulement, étant placé sur les épaules d'une jeune femme, il est plus grand de proportions et plus richement orné, car ce sont des entre-deux de *vraie guipure* qui forment la tête du riche effilé qui le garnit. La robe est en taffetas à trois volants à dispositions, écossais et à effilé. Les basques du corsage et les manches sont exactement garnies comme la jupe. Une fanchon de dentelle ombrageant des feuillages de velours, et en dessous de la passe des ruches de blonde mêlées de ces mêmes feuillages, mais beaucoup plus petits, forment l'ornement du chapeau.

Quant à la toilette que nous voyons tout à fait sur le premier plan et au châte *Joconde*, elle se compose d'une robe de taffetas chiné, d'un châte *Joconde* en moire antique garni de trois rangs de fine dentelle de Chantilly, sur lesquels retombe un effilé clocheton ou sévillien qui borde aussi le décolleté; le chapeau est un mélange heureux de paille, de fleurs, de rubans et de dentelle.

*Cinquième figurine.* — MANTELET GIOVANNA. — Ce mantelet, dont la dentelle peut être remplacée par

un effilé ou un volant d'étoffe, est, quant à sa forme, très-joli pour jeune personne. Avec une robe de fantaisie camaïeu ou autre, et un chapeau comme celui-ci, une jeune fille aurait une toilette de ville très-distinguée. Ce chapeau, en taffetas à coulisses, est orné sur la passe d'un petit plateau également coulé, entouré d'une petite blonde que l'on peut remplacer par un effilé gaufré. Au sommet de la tête, ce plateau est maintenu par un nœud de ruban à bouts flottants. Du dessous de ce plateau s'échappe un autre nœud dont les pans beaucoup plus longs retombent sur le bavolet.

*Sixième figurine.* — MANTELET CHEBRELLA.

— Jeanne, vous pouvez, ce me semble, passer l'explication de ce mantelet. Dites-nous seulement, je vous prie, ce que c'est que ce filet qui le recouvre?

— Ce filet se nomme un voile, ma chère Louise.

— Et la robe?

— Est en droguet d'été, à disposition tissée dans l'étoffe, formant deux jupes. Le chapeau est en taffetas. Les biais qui forment la calotte sont de deux couleurs alternées, gris et cerise, ou gris et rose, ou bleu, ou encore, gris et vert lumière, etc. Tout au bord de la passe, deux plumes sont posées, et derrière se trouve un nœud de ruban à larges coques et aux larges traits, retombant sur le bavolet. Dessus sont placées des fleurs de fantaisie.

*Septième et dernière figurine.* MANTELET JENNY BELL. Toilette de jeune fille. Robe de taffetas pompadour; corsage orné de ruches de ruban assorties aux couleurs de la robe. Mantelet taffetas à deux volants, à plis plats, très-croisés; sur ces volants est un agrément en passementerie, au bord est un effilé. Sur le corps du mantelet sont posés, formant légèrement la pente, quatre biais d'étoffe; du décolleté tombe un effilé semblable à celui des rubans. Chapeau formé de biais de crêpe et de biais de taffetas, orné de chaque côté de la passe, de nœuds de rubans frangés, dits rubans plumes. Pour dessous, fleurs des champs mêlées à de la blonde.

— J'ai écouté bien attentivement la description de cette dernière toilette, Jeanne, et je la trouve très-jolie; me siérait-elle, moi brune au teint mat?

— Oui, Berthe, je vous la conseille même. Elle est simple et de bon goût; ce sont choses rarement réunies aujourd'hui.

— Je crois, Jeanne, qu'il est temps de songer à la retraite. Mais avant de nous séparer, voulez-vous nous dire le mot du rébus?

— Comment, Louise, vous ne l'avez pas deviné? c'est honteux. Eh bien! cherchez celui-ci: — La note *la* — une *poule* — neuf doigts (*ne doit*) — un poing (*point*) — un champ (*chant*) — trois personnes qui prennent le thé (*ter*) — deux vans (*devant*) — le mot *le* — un *coq*: la suite prochainement.

— Merci, Jeanne, et adieu.

— Mais nous parlons toutes. Jeanne va nous remettre à nos mères qu'elle a si bien remplacées.



## ÉPHÉMÉRIDES.

18 Mai 1509. — Prise de la ville d'Oran par le cardinal Ximénès.

La prise de Grenade avait dé livré l'Espagne des Maures, mais le cardinal Ximénès, ministre du roi Ferdinand d'Aragon, voulut faire quelque chose de plus : il voulut porter la guerre en Afrique même, pour ôter aux infidèles l'envie de repasser la Méditerranée. Il offrit de diriger et de solder à ses frais l'expédition, et quoiqu'il eût soixante-dix ans, il se mit à la tête de l'armée, ayant pour lieutenant-général Pierre de Navarre. On partit de Carthagène le 16 mai 1509, et deux jours après l'armée chrétienne était rangée sous les murs d'Oran; la croix pontificale de Ximénès brillait parmi les bannières, et portait une banderole flottante avec ces mots : *Tu vaincras par*

*ce signe!* La ville fut prise et les troupes musulmanes défaites; le commandant de la forteresse ne voulut se rendre qu'à Ximénès, qui, en marchant vers Oran, ne cessait de répéter ces paroles du psaume : *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, c'est à votre nom qu'il faut rendre la gloire.* A l'aspect des morts entassés dans les rues, il s'écria en versant des larmes : « Leur mort me ravit le principal avantage de la victoire, qui était de les gagner à Jésus-Christ. »

La ville d'Oran resta pendant deux siècles au pouvoir de l'Espagne. Elle fut reprise en 1708 par les Algériens, puis reconquise par les Espagnols, qui la gardèrent jusqu'en 1792.

## Mosaïque.

L'impatience, qui paraît une force et une vigueur de l'âme, n'est qu'une faiblesse et une impuissance à souffrir la peine.

F. NELON.

Un ami d'une humeur inégale est comme un bon mets mal apprêté; car ses bons moments, souvent interrompus par ses caprices, empêchent qu'on ne puisse tranquillement goûter la douceur de son amitié.

Comte OXENSTIERN.

On n'est pas malheureux parce qu'on ne sait pas lire dans le cœur des autres, mais on le devient si on ne lit pas dans le sien.

MARC-AURELE.

La protection d'un prince, celle même d'un grand seigneur, suffit pour nous faire vivre tranquillement et à l'abri de toute alarme. Nous avons Dieu pour protecteur, pour curateur, pour père, et cela ne suffit pas à bannir nos craintes.

ÉPICTÈTE.

## REBUS.





